

Mes derniers cahiers

quatrième série

n°2

François Brigneau



A FRESNES
AU TEMPS DE
ROBERT BRASILLACH

3

* Avant le procès

** Le procès

*** La mise à mort

PUBLICATIONS FB

AUX LECTEURS

A FRESNES, AU TEMPS DE ROBERT BRASILLACH
forment trois *cahiers*.

— Le premier (*• La nuit du 16 octobre 1944 • Cellule 338, première division*) termine la troisième série. On peut l'acquérir seul au prix de
60 F franco

— Le deuxième (*• Un rude hiver*) ouvre la quatrième série. On peut également l'acquérir seul, au même prix.
60 F franco

— Le troisième (*• Avant le procès • 4^e procès • La mise à mort*) est un *numéro spécial* de 88 pages et coûte seul
60 F franco

On peut aussi s'abonner à la quatrième série (quatre *cahiers*).
170 F franco

Le troisième cahier de cette quatrième série aura pour titre :

MON JOURNAL
PENDANT LA CAMPAGNE PRESIDENTIELLE
et comportera aussi des annexes à
FRESNES, AU TEMPS DE ROBERT BRASILLACH.

ANCIENS ABONNÉS, AVEZ-VOUS PENSÉ A VOUS
RÉABONNER ?

Chèque à l'ordre des
Publications FB
24, rue de l'Amiral-Roussin
75015 PARIS

Mes derniers cahiers
quatrième série n°2

François Brigneau

**A FRESNES
AU TEMPS DE
ROBERT BRASILLACH**

3

- * Avant le procès**
- ** Le procès**
- *** La mise à mort**

PUBLICATIONS FB

I

Avant le procès

Janvier 1945. Le Finistérien Pierre Hervé, membre de l'Assemblée consultative provisoire, rédacteur en chef adjoint de *L'Humanité*, vedette de l'hebdomadaire communiste *Action*, est, à trente ans, un des journalistes dont on parle. ■ a de la patte, du ton, une certaine indépendance. Il sera du reste assez vite limogé. Hervé aurait reconnu, en public, que la condamnation à mort d'Henri Béraud était "exagérée".

— Faites un papier dans *Action*, lui dit Jeanson.

— Je le ferai après l'exécution, répond Pierre Hervé.

C'est l'histoire que racontent les avocats. Béraud continue d'être au centre de toutes les conversations. La condamnation à quinze ans de travaux forcés de Lucien Combelle, survenue la veille, en a été escamotée. On s'attendait pourtant à pire. Vingt ans... Perpète... Ou même... N'avait-il pas écrit à *La Gerbe*, à *Je suis Partout*, à la *NRF* de Drieu La Rochelle... Surtout n'avait-il pas dirigé *Révolution nationale* de 1942 à 1944 ?

Pauvre... mais ambitieux !

Ma mère est aux quatre cents coups. Elle a assisté à l'audience et croyait à l'acquittement.

— Il était pauvre, répète-t-elle... Pauvre.

C'est ce qu'elle a retenu des débats. Nous sommes au parloir. Je suis dans un clapier grillagé. Elle se trouve dans un autre clapier, pareillement grillagé, de l'autre côté d'un couloir d'un mètre vingt de large, dans lequel se promène le matuchard de service. Je la vois, avec son chapeau à voilette et son manteau gris-bleu à col de lapin. Forcément, pour les clapiers... Je l'entends. Tout le monde crie dans cette volière. Venus des cabines voisines, des bouts de phrases se croisent et s'entrechoquent dans le tumulte :

— Mémé t'a tricoté des chaussons.

— M^e Dubonnard demande encore une avance.

— On a été avec oncle Louis à la *Porte Saint-Martin*. Voir Bach dans la *Puce à l'oreille*. C'qu'on a pu rire. Ça fait du bien. On a beaucoup pensé à toi.

— Celui qui m'inquiète, c'est Fernand. J'ai trouvé de l'argent dans ses poches.

— J'peux pas v'nir mardi. J'suis d'garde.

— On a eu des œufs. On t'a fait un quatre-quarts.

— Monsieur Pommier, le pharmacien, dit que la guerre sera finie au printemps et que vous serez tous dehors pour Pâques.

Ma mère, ce qui l'émeut, c'est la pauvreté de Combelle.

— Ses parents étaient de pauvres gens. Ils se sont privés pour qu'il aille à l'école... Au lycée... Avec des fils de bourgeois, des riches, lui, le petit pauvre... Ce qu'il a dû souffrir... Il a été pour les Allemands parce qu'ils étaient pauvres.

On croirait entendre le résumé d'une pièce d'Anouilh.

— Quinze ans de bagne parce qu'on est pauvre ! Ah ! elle est belle, leur justice.

L'indignation la fait grelotter. J'essaye de la calmer :

— L'essentiel, c'est qu'il a sauvé sa tête.

— Je te trouve bien accommodant, soudain. On voit bien que ce n'est pas toi ! Quinze ans... Quel âge a-t-il, ce pauvre garçon ?

— Je ne sais pas... Une petite trentaine.

— Ça lui fera quarante-cinq ans quand il sortira du bagne. C'est une honte ! Ah, elle est propre, leur Résistance ! Tu l'as vu ?

— Non. Pas encore. Maintenant qu'il est condamné, c'est plus difficile.

— Si tu le vois, dis-lui qu'on l'a trouvé très bien et qu'on pense à lui... Une honte...

— Oui m'man.

Elle a raison, ma mère, doublement, et d'abord d'être fidèle à sa nature. Toujours contre les puissants, les superbes, les maîtres, les arrogants, vieux ou nouveaux, toujours les mêmes, qui tonnent, de la voix et du fouet, sur le dos de la canaille... Toujours du côté des faibles, des pauvres, des miséreux, des pue-la-sueur, des humiliés. Quinze ans de bagne, pour avoir dirigé pendant deux ans, à Paris, mais avec l'assentiment du gouvernement légal de Vichy, un hebdomadaire de bonne tenue, de qualité intellectuelle incontestable, c'est énorme... ahurissant... pharamineux. L'écœurement de ma mère se comprend.

Je n'ai pourtant pas tort non plus. On ne peut pas ne pas tenir compte de la situation. Le brave président Guillaume n'a pas mâché ses mots. Président de chambre correctionnelle, il s'était porté volontaire pour assurer la présidence de la 6^e section de la Cour de justice avec toute la vigueur et la rigueur souhaitées. Il n'a pas hésité à parler de trahison. Lucien Combelle, c'était en quelque sorte la Mata-Hari de l'Occupation. Le président le fusillait du regard, en attendant mieux.

Du coup, le substitut Coissac a mis les jurés en garde contre, je le cite, les « *éléments de moralité* ». Il appelait ainsi les témoins à décharge — dont le R. P. Philippe de La Trinité, carmélitain, membre du Conseil national de la Résistance — qui sont venus vanter l'idéalisme et le désintéressement de Combelle. Les purs qui se trompent sont plus dangereux que les autres car leur pureté abuse... En conséquence il ne fallait pas faillir. Pas de faiblesse coupable pour les coupables. Pas d'indulgence déplacée. Seule la mort pouvait punir ces forfaits... Avec ses quinze ans de traves, Lucien ne s'en tire pas trop mal. Comparé à Georges Albertini, c'est énorme et dispro-

portionné. Au regard de Béraud, c'est cocagne ! Le gros lot. Toujours la loterie judiciaire.

Au demeurant Combelle ne s'en plaint pas. Ce n'est pas son genre. Il est originaire de Rouen et sa ville l'a marqué pour la vie. Les quartiers chargés d'histoire, où les maisons, les églises, les monuments racontent le passé, le rattachent à la tradition. Le port, avec le mouvement des bateaux venant du bout du monde ou y partant, l'appelle à l'aventure. On trouve ces deux tendances dans son caractère et ses jugements. Physiquement, c'est un grand diable de pendard avec de grands bras de sémaphore, de grandes mains, de grandes jambes, de grandes lunettes, une grande bouche, de grands rires qui roulent et qui coupent de grands discours. Vagabond du monde intellectuel, il est riche de curiosités, d'appétit de vivre, de contacts humains, de raisonnements biscornus et d'arrivisme compliqué. Il a l'art de se faire des relations utiles. Brillant, péremptoire, entraînant, sensible, généreux, c'est un bon compagnon duquel on peut tout attendre, sauf l'ennui.

J'ai raconté ailleurs (*Brigneau en argot*, tome 1, préface à *Moi-Mézigue*) comment nous nous étions connus. Il m'a toujours montré beaucoup de gentillesse. Je ne suis jamais arrivé à ne pas le trouver un peu bizarre. Ses propos sont souvent extravagants et saugrenus. Il vient de Maurras mais, fasciné par Drieu, il rêve d'une Europe socialiste que seule l'Allemagne peut établir. Est-il totalement convaincu de ce qu'il affirme ? Je ne mettrais pas main à couper. C'est aussi un homme de mode, Combelle. En 1936, en plein Front Popu, il se passionne beaucoup plus pour la littérature que pour la politique. Il dirige une petite revue, *Arts et Idées*, et écrit à Jean Zay pour être subventionné. Son grand homme est André Suarès, le type de l'intellectuel dans sa tour d'ivoire. Il visite beaucoup Léautaud, au *Mercur*, un libertin du XVIII^e, grand ami des bêtes qu'il recueille dans sa maison de Fontenay, merveilleux chroniqueur de théâtre sous le nom de Maurice Boissard, héritier de Chamfort et qui considère sots et niais, ce sont ses mots, les écrivains qui prennent parti en politique. Exemple : Gide.

L'engagement de celui-ci à gauche, avec les staliniens et les pires pompiers de l'antifascisme, n'empêche pas Lucien Combelle de devenir son secrétaire en 1938. Son passage à

l'Action française, où il conserve des amitiés, ne l'empêche pas non plus de se faire renflouer par une dame, Solange Rosenmark. C'est donc un homme divers, ouvert, sensible aux vents du solstice et de l'équinoxe. Dès 1940 et la défaite, le voilà soudain plus politique que littéraire. On lit dans le *Journal de Léautaud* :

Mercredi 11 septembre [1940]. Tantôt, visite de Lucien Combelle et de René Maran [...]. Après avoir été du même avis qu'on nous a certainement "bourré le crâne" sur les dirigeants de l'Allemagne actuelle, nous les présentant comme des dégénérés, des toxicomanes, des fous, des illuminés, de bas ambitieux profiteurs (l'œuvre qu'ils ont accomplie dément assez cela), après avoir reconnu ce qu'il y a de bon, de principes de vraie paix dans les éléments de la réorganisation économique de l'Europe (en admettant qu'elle ne se double d'aucune fourberie ni domination excessive, ce qui est à prévoir), nous nous sommes posé cette question : que faut-il préférer, la victoire de l'Allemagne, dont l'influence entraînerait certainement une réorganisation politique, sociale et morale de la France, avec une diminution presque certaine de libertés — surtout pour nous les écrivains — ou la victoire de l'Angleterre qui serait incontestablement la victoire des juifs, qui n'en pulluleraient que de plus belle et n'en occuperaient que de plus belle tous les postes dirigeants, y faisant régner de plus belle le régime des combines, du règne de l'argent, de l'internationalisme le plus équivoque, le manque de moralité politique et sociale, mais, comme auparavant, avec une liberté assez grande de tout dire, de tout écrire, de tout exprimer (sauf au moins sur leur compte, la loi interdisant de les attaquer, qui vient d'être abrogée, étant certainement remise aussitôt en vigueur) ? En gros, faut-il préparer le retour du passé et on est gouverné par des fripouilles, mais avec une certaine liberté de dire qu'elles sont des fripouilles ? L'intérêt de la France, son intérêt général commande la première solution. L'intérêt de l'individu fait prêcher pour la seconde. Aucun de nous trois n'a su se décider à choisir (*Journal littéraire* de Paul Léautaud, *Mercure de France*, 1962, tome XIII, pp. 166-167).

Moins d'un mois plus tard, Lucien Combelle a choisi. Il essaye d'obtenir de la Kommandantur l'autorisation de lancer une revue : *Contacts*. Devant la difficulté, il se replie sur la

Nouvelle Revue Française, qui va reparaître sous l'autorité de Drieu La Rochelle ; il écrit dans *Le Fait* (hebdo créé par Bertrand de Jouvenel en octobre 1940) ; il a ses petites et ses grandes entrées à *La Gerbe*, d'Alphonse de Chateaubriant, le visionnaire du national-socialisme, le barde à la barbe fleurie chantant Adolf Hitler à la quête du Graal ; enfin, il succède à Jean Fontenoy (ex-communiste, ex-doriotiste, fondateur avec Deloncle du *Mouvement social révolutionnaire*, MSR : "Aime et sert") à la direction de *Révolution nationale*. Pourquoi ? Par ambition, si l'on en croit Léautaud.

Lundi 23 octobre [1944]. Combelle... n'a été guidé que par l'ambition. Il me l'a dit lui-même quand il m'a demandé mon avis sur sa décision : "Je suis ambitieux. La littérature me paraît insuffisante à contenter mon ambition. J'entre dans un parti politique. Qu'en pensez-vous ?" Je lui exprimai d'abord ma surprise, comme celle qu'aurait Gide [...] le croyant dévoué uniquement aux lettres. Puis : "Mon cher, c'est bien simple, si votre parti réussit, vous réussirez. S'il échoue, vous serez par terre avec lui". Le voilà par terre, littérairement, si l'on peut dire, en plus de son arrestation (*Op. cit.*, tome XVI, p. 116).

Dans les dernières semaines de l'Occupation, Lucien Combelle caressait l'hypothèse — à mon avis contre tout bon sens — d'un rétablissement du pacte germano-soviétique. Il tenait de je ne sais trop qui, Lequerica je crois, que les pourparlers étaient en bonne voie... Sur le point d'aboutir... Je ne lui cachai pas que cette perspective me paraissait complètement farfelue. Pourquoi Staline, après avoir tellement subi la guerre, l'arrêterait-il brusquement alors qu'il était en passe de la gagner ? Lucien me regardait avec commisération. J'étais trop brut de fonderie pour comprendre grand-chose aux subtilités de la haute stratégie politique.

Nous avons repris nos controverses à Fresnes. Robert disait que nous étions, avec Benoist-Méchin, les rois de la poudre d'escampette dans les couloirs. Quand se pointait le maton, nous avions une adresse à nous débiter d'ici pour ressurgir là, qui révélait une science innée de la guérilla. Si nous avions été résistants, nous serions colonels, au moins.

Qui a sauvé Béraud ?

Retour à Béraud. Par ondes concentriques les rumeurs les plus fantaisistes et les plus contradictoires se propagent dans nos murs. On entend :

— Paraît que l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris est intervenu auprès du général de Gaulle, en faveur de l'auteur de *Faut-il réduire l'Angleterre en esclavage ?* C'est ça le *fair-play* !

L'amiral de Laborde s'esclaffe :

— Les Anglais *fair-play* ! Vous n'avez jamais entendu parler de Dunkerque, ni de Mers el-Kébir ?

D'autres prétendent tenir de source sûre, évidemment, sinon ce serait un raconter sans intérêt, qu'une intervention de Londres a bien été effectuée... Mais en sens opposé... Pour recommander une extrême sévérité. La guerre n'est pas finie. On l'a vu dans les Ardennes et en Alsace. L'armée britannique est partout engagée : sur terre, sur mer, dans les airs. Elle ne comprendrait pas que soit épargné un de ses ennemis les plus acharnés.

— Turlututu chapeau pointu, je n'en crois rien, dit Benoist-Méchin, en tirant désespérément sur sa pipe qui couine, atteinte d'une maladie chronique aiguë : le manque de tabac. Je doute qu'il y ait eu des démarches officielles... Des interventions privées, sous forme de conversations avec des personnes de l'entourage du Général, peut-être, et encore... Ce problème des grâces est très délicat. Les chefs d'Etat sont excessivement jaloux de leur souveraineté. Ils peuvent prendre ombrage d'une démarche, de quelque nature qu'elle soit. On risque alors de provoquer des effets diamétralement contraires à ceux qu'on espérait. Les Anglais sont les plus mal placés pour risquer quelque intervention que ce soit. Relisez Labiche. De Gaulle, c'est M. Perrichon. Il doit beaucoup, pour ne pas dire tout, à l'Angleterre. Donc il la déteste et ne manquera pas une occasion de lui faire payer cher ses bienfaits.

Et Benoist-Méchin s'en va, la tête en avant, l'œil gris et perçant derrière ses lunettes, les mains dans les poches de sa canadienne, ravi de laisser un auditoire en équilibre, à la recherche

d'un autre groupe pour l'étonner davantage encore. La meilleure tête de la Collaboration est un des rois de la Première division.

« *Amis, je vous confie mon destin, mon honneur et ma mémoire* », écrivait Henri Béraud à la fin de son adresse aux écrivains. Il espérait leur levée en masse. Il est peu entendu. La pétition pour la grâce ne recueille que quelques signatures. A part celui de Camus, on ne trouve que le nom des anciens du *Crapouillot* : Galtier-Boissière, Jeanson, Pierre Scize, le Lyonnais. Galtier écrit dans son journal :

4 janvier. Il y a dix ans que je suis brouillé avec Béraud, depuis le 6 février, et je ne l'ai jamais revu. Il me haïssait et je le lui rendais bien. Tout de même je ne puis m'empêcher d'évoquer le gai compagnon, le prodigieux causeur, le polémiste truculent, qu'était notre cher Lyonnais au lendemain de l'autre guerre. Je le revois présidant le dîner du *Crapouillot* avec son gilet de velours à fleurs et son fameux monocle ; dans une avant-scène, lors du lancement de la diseuse Jane Bruyère à l'Olympia, s'essayant à jouer les Rastignac ; à l'île de Ré, devant ses *Trois bicoques*, prenant des poses hugoliennes, drapé dans une cape romantique. En avons-nous passé, mes amis, des nuits à écouter ce conteur d'une verve inégalable ! Et lorsque nous nous dégageons, au petit jour, "le gros" avait encore une dernière histoire à détailler, et il nous poussait derechef vers un estaminet qui ouvrait ses portes, histoire de boire "le der des ders"...

Me dire que ce vieil homme aux cheveux blancs qui a écrit au moins un chef-d'œuvre, la *Gerbe d'or*, qui s'est trompé, certes, qui s'est renié même, mais qui n'a pas trahi son pays, sera peut-être réveillé demain, au petit jour, et partira menottes aux mains vers le peloton d'exécution, comme un assassin ou comme un traître, cette idée me fait mal au cœur (*Op. cit.*, p. 104).

Versatilité et lâcheté des foules ! L'écrivain, le pamphlétaire, le reporter le plus connu de l'autre après-guerre, celui dont les livres touchaient des centaines de milliers de lecteurs, ne reçoit que quelques lettres dans sa cellule de condamné à mort.

Les unes fort belles, les autres plates et ridicules. Hors cela un oubli complet, un inimaginable abandon (Henri Béraud, *Quinze jours avec la mort*, p. 227).

Pourtant, dans ce désert hostile, une voix s'élève, frémissante. C'est celle de François Mauriac :

Nous ne sommes presque jamais punis pour nos véritables fautes. Henri Béraud n'a pas besoin de protester qu'il est innocent du crime d'intelligence avec l'ennemi. Les débats l'ont prouvé avec évidence. Certes son anglophobie, en pleine guerre — et bien qu'elle ne se manifestât qu'en zone libre — constitue une faute très grave. Mais si le fait que l'ennemi a utilisé certains de ses articles suffisait à le charger du crime de trahison, la salle des Assises serait trop petite pour contenir la foule des coupables. Au vrai, tout Paris sait bien que le jugement est inique et certaines circonstances qui l'entourent et qui seront connues (et qui sont incroyables) ajoutent à cette iniquité.

Grâce à Dieu et pour notre honneur à tous, Henri Béraud n'a pas trahi...

Qu'on déshonore et qu'on exécute comme un traître un écrivain français qui n'a pas trahi, qu'on le dénonce comme ami des Allemands, alors que jamais il n'y eut entre eux le moindre contact et qu'il les haïssait ouvertement, c'est une injustice contre laquelle aucune puissance au monde ne me défendra de protester (*Le Figaro*, 4 janvier 1945).

Les deux hommes se connaissaient à peine. Ils s'étaient vus une fois en 1930, dans un restaurant du Bois de Boulogne, à la table d'un ami commun. C'était l'été. L'orchestre jouait *La Violettera*, un air à la mode. L'ami parti, Béraud et Mauriac continuèrent de boire. La soirée se prolongea dans un *ristorante* de la rue Germain Pilon, puis dans un assommoir en vogue : *La Maison Rouge*. Mauriac interrogeait et Béraud répondait en brossant les portraits des grands de ce temps qu'il avait rencontrés, Trotsky, Mussolini, Kemal Atatürk, Pilsudski, Primo de Rivera. La scène est racontée dans *Quinze jours avec la mort*. Il faisait grand jour quand les deux hommes se quittèrent. Selon Yoyo Prade, M^{me} Mauriac vivait dans les transes depuis la minuit. Son époux ne lui avait pas donné l'habitude de découcher. A deux heures du matin, n'y tenant plus, elle téléphona au préfet de police, Angelo Chiappe, qui se trouvait être aussi le beau-père du directeur de *Gringoire*, Horace de Carbuccia. Celui-ci ne savait rien. Il allait s'informer et rassura

M^{me} Mauriac : Béraud avait la réputation d'aimer se coucher très tard. Il ne s'était certainement rien passé de fâcheux. Il aurait été averti. De fait, l'aurore aux doigts de rose éclairait l'est de Paris, quand l'auteur du *Baiser au lépreux* rentra au domicile conjugal, frais comme un gardon, gai comme un pinson, et un peu pompette.

L'article de François Mauriac est d'une grande importance. De Gaulle tient son auteur en grande estime. « *C'est une conscience* », disait-il. Il a d'ailleurs choisi comme secrétaire particulier Claude Mauriac, le fils de l'académicien. A une heure du matin, de Gaulle reçoit M^e Naud et M^e Michaud, deux des avocats de Béraud, ainsi que l'avocat général Maurice Patin, magistrat classé à gauche, très attaché à l'indépendance de la justice.

C'est au cours d'un aparté entre Maurice Patin et le chef du gouvernement provisoire, que les avocats de Béraud entendirent ce dernier déclarer :

— Il n'y a pas eu d'intelligence avec l'ennemi, puisqu'il n'y a eu aucun contact.

Une autre phrase retient l'attention des défenseurs. Ils ont résumé l'affaire Béraud et raconté le procès. Arrivé au témoignage de l'amiral Muselier, qui le fit basculer, le visage du Général change.

— Ça, c'est trop fort, grommelle-t-il.

A part quelques initiés, tout le monde ignore alors le grave différend qui oppose le Général et l'Amiral. Benoist-Méchin, qui sait tout, le connaît.

— Muselier ? Un intrigant et un fourbe, disait-il en faisant gémir sa pipe épuisée.

Et il raconte, à grands traits, l'histoire de ce personnage déroutant, hors série. Dans ce milieu qu'on appelait traditionnellement "la Royale", Emile Muselier (né à Marseille en 1882 et sorti de l'Ecole navale en 1901) s'affichait officier de marine républicain. « *Franc-maçon* », disaient ses camarades du Borda, qui ne l'appréciaient guère. Vrai ? Faux ? Ce qui est sûr, c'est que durant la Première guerre il avait fait carrière dans les cabinets ministériels de Painlevé, Jeanneney et Clemenceau. On l'avait retrouvé ensuite chef de la commission navale de contrôle en Allemagne. Ce genre de poste récompense généralement plus la brigade et les protections que le mérite.

Le 9 octobre 1939, l'amiral Darlan nommait Muselier vice-amiral mais le mettait à la retraite douze jours plus tard. Pourquoi ? Mystère. Muselier n'avait que 57 ans. Il en fut profondément blessé. Le lendemain de l'armistice (22 juillet 1940), il faisait sortir un cargo britannique, le *Cydonia*, du port de Marseille, et gagnait Londres, via Gibraltar. De Gaulle, qui se sentait seul, l'accueillit à bras ouverts. Il le bombardait sur-le-champ commandant des forces navales françaises de guerre et de commerce se trouvant en Angleterre : une centaine de bâtiments et 15 000 hommes. Le jour même de Mers el-Kébir (3 juillet 1940), Muselier inventait l'emblème de la Flotte française libre, la croix de Lorraine (rouge) pour répondre à la croix gammée (noire). Le général de Gaulle s'en empara. Cela ne suffit pas à séduire les officiers et marins français. La grande majorité d'entre eux demanda à être rapatriée. L'humeur du vice-amiral devenu amiral n'en fut pas améliorée. C'est alors qu'Henri Béraud le traita « *d'amiral de bateau-lavoir* ».

Avec de Gaulle, les rapports n'étaient pas meilleurs. Muselier refusait de reconnaître son autorité. Il négociait directement avec les Britanniques. Lesquels se méfiaient de lui et l'enfermèrent même à la prison de Pentonville. On l'accusait d'avoir gardé des contacts à Vichy et de renseigner l'ennemi. La vérité, c'est que l'amirale Muselier était demeurée en France, sous l'autorité du Maréchal, où elle continuait à percevoir les émoluments de son marin, passé à la dissidence. Ah ! ce terrible gouvernement de Vichy !

Bientôt, rien n'alla plus entre de Gaulle et Muselier. Celui-ci voulait doter la France Libre d'une constitution. Le général se voyait accorder des pouvoirs représentatifs. L'amiral s'arrogeait la présidence d'un "comité exécutif", qui constituait le véritable pouvoir. Quand il l'apprit, de Gaulle piqua une colère tricolore. Après l'expédition de Saint-Pierre-et-Miquelon, l'amiral Muselier fut mis à la retraite d'office le 30 avril 1943.

Il ne s'avouait pas battu pour autant. On le retrouvait bientôt en Afrique du Nord, cette fois aux côtés du rival n° 1 du général de Gaulle, le général Giraud. Il était chargé de maintenir l'ordre dans un rayon de soixante kilomètres autour d'Alger. C'est-à-dire de surveiller les agents gaullistes, voire de les faire arrêter,

si Giraud passait aux actes et déclenchait un putsch connu sous le nom de "l'affaire du café maure".

Ce projet, comme beaucoup d'autres, n'eut pas de suite. Mais la guerre était déclarée entre Muselier et le général de Gaulle. Benoist-Méchin pense que la déposition de l'amiral en Cour de justice en fait partie. Muselier provoque le chef du gouvernement provisoire, provisoirement chef de l'Etat. Après sa déposition, si de Gaulle ne gracie pas Béraud, il se couvre de sang. S'il le gracie, il se couvre de honte, auprès des durs de la Résistance, des anglophiles et des communistes. D'où ce cri du Général :

— Ça, c'est trop fort !

Le 12 février 1944, un peu après dix-sept heures, le jour tombe. Béraud attend. Il sait que la décision est imminente. Il raconte :

Voici la soupe et son remue-ménage quotidien. Les chariots roulent, les guichets claquent. Puis de nouveau le silence. On va fermer la prison. L'oreille tendue, je me tiens aux aguets. A la demie, toujours rien. Ils ne viendront pas. Pourtant, il me semble... Là-bas, très loin, vers le fond de la galerie... Oui, ce sont des pas. Les pas de deux hommes pressés. Ils approchent. Ils s'arrêtent devant ma porte. On ouvre. Tout essoufflés, Leroy et Michaud entrent, leur serviette à la main, venant du Palais. Ils doivent savoir. Un coup d'œil me suffit : ils savent. Parleront-ils ? Mon sang reflue. En présence du gardien (qui leur dit de se hâter car le temps presse), ils montrent des visages sévères et fermés. Enfin, cet homme sort. Voici la scène :

Je suis debout, au milieu de la cellule. Derrière moi, Michaud, en face, Leroy, dans sa pose familière, un fume-cigarette de merisier entre les dents, les mains aux poches de sa canadienne. Va-t-il se décider ? Je me sens très maître de moi. Néanmoins, je m'impose de compter avec lenteur jusqu'à dix et c'est d'une voix égale et neutre — je l'ai su depuis — que j'ai demandé :

— Vous avez du nouveau ?

Jean-Marie (M^e Michaud) qui, lui aussi, veut résister à l'émotion, n'y tient plus.

— Mais regardez-le donc sourire ! s'écrie-t-il.

En même temps, il se rapproche de mes épaules, les mains en avant, comme pour me retenir si je venais à tomber dans les pommes. Il en est bien question.

D'une oreille à l'autre, la figure de Leroy n'est qu'un sourire.
 — Non ? dis-je.
 Il fait si, de la tête, deux ou trois fois.
 — Germaine ?... Elle sait ?...
 — Cette question ! Nous lui avons téléphoné du Parquet.
 — Ah ! fais-je en m'asseyant sur mon lit, je boirais bien quelque chose de fort.
 — Voilà, dit Jean-Marie qui pense à tout.
 Il me tend une gourde de poche en argent.
 — Bon, dis-je, en la séchant d'un trait. Elle était prête pour demain matin.
 Sans répondre, car peut-être ont-ils, à leur tour, la gorge serrée, tous deux m'ouvrent les bras...
 — Six heures, messieurs, crie le gardien, qui a compris et me regarde en riant.
 La porte retombe. Les murs sont-ils moins crasseux ? On dirait que la lumière a monté. Est-ce l'alcool ? Je n'ai plus froid.
 Si, cette nuit comme les autres, je suis réveillé par les chaînes, on m'entendra peut-être murmurer en retrouvant le sommeil :
 — Je vis...
 (*Op. cit.*, p. 238-240).

La grâce d'Henri Béraud, la prison la reçoit comme le signe d'une ère nouvelle, celle de la justice retrouvée et du pardon. De Gaulle magnanime... T'as qu'à croire, Grégoire ! Benoist-Méchin, derrière sa pipette toujours renifleuse, a son sourire pointu, presque cruel.

— C'est Muselier qui a sauvé Béraud, dit-il.
 Et il ajoute :
 — Les voies de Dieu sont impénétrables.

L'avenir est à nous

Béraud a quitté le rez-de-chaussée pour le premier étage, l'antichambre de la mort pour le vestibule du bain. On voit parfois sa crinière blanche passer sur la coursive. La veste qu'il

porte est trop étroite pour sa corpulence. On ne lui a pas trouvé de pantalon à sa taille. Il a dû conserver celui qu'il portait avant la grâce, fendu sur le côté, à cause des chaînes. J'ai remarqué que Béraud marchait comme si elles l'entraient toujours, en chaloupant. Les habitudes se prennent vite...

Ses pauvres hardes, il les dépose tous les soirs, au coucher, dans le couloir, devant sa porte, avec sa gamelle, sa cuvette et les quelques bricoles qui lui sont encore tolérées. Quand il y joindra ses sabots, c'est qu'il sera en centrale, en centrouze comme on dit quand on déroule affranchi. Melun, Poissy, Clairvaux, Fontevault... Fontevault, ton nom rime avec tombeau... Les sabots sont l'insigne des centrales, l'héritage des galériens, le signe extérieur de détresse.

Les matons les plus humains nous préviennent charitablement de l'avenir qui nous attend. A la suite des campagnes de presse d'Albert Londres et d'autres reporters, les centrales avaient été créées, entre les deux guerres, pour remplacer le bagne de Cayenne, jugé trop inhumain, incompatible avec la dignité de l'homme. A en croire les initiés, c'est pire. Les surveillants, la casquette sur les yeux, la clé à la main, se mettent à trois ou quatre, comme dans les chœurs parlés, pour nous mettre au parfum :

— Attention, les gars, faites pas les mariolles. Dites vous bien que vous êtes en train de manger votre pain blanc en premier...

— Bientôt vous allez savoir ce que c'est que la prison...

— La vraie prison.

— Pour commencer tout le monde à poil dans le *collidor*.

— Et quand je dis à poil, je dis à poil.

— Avec flexion sur les genoux, au commandement, des fois que vous auriez caché quelque chose dans l'anus.

— Un tube...

— Avec des billets de banque roulés serrés.

— Ça s'appelle : un plan.

— Après, la boule à zéro. Il y a des artistes de la tondeuse. Comme exposition de têtes de veau on peut pas trouver mieux.

— Après, changement de fringues. Faut bien vous mettre ça dans la tronche. Vous n'avez plus droit à rien de personnel. Ni chaînette, ni bague...

- Même pas nos alliances, chef ?
- Même pas vos alliances. D'ailleurs, vous n'avez plus de nom...
- Vous n'avez plus de droit à votre nom.
- Vous n'êtes plus qu'un numéro matricule. A 60, par exemple.
- Ou B 20.
- On ne vous appelle plus que comme ça. « A 60, au prétoire », si vous avez fait une connerie. Et c'est huit jours de mitard minimum, avec les rats et une demi-boule de pain.
- Ici les condamnés se plaignent de leurs droguets.
- Les chochottes...
- Il les trouvent grossiers.
- Ils vont voir là-bas. Il y a bure et bure. Tout ce que vous avez, c'est le blouson, le falzar, une chemise et un caleçon en toile, à raies rouges et blanches.
- Pas de pull-over... Pas de chaussettes...
- Mais des chaussons.
- Et des sabots de bois.
- Priez le ciel que ce ne soit pas des paires dépareillées.
- Surtout si vous avez les panards sensibles.
- C'est pour ça qu'on dit : ça va te faire les pieds !
- Y en a qui sont déformés pour le restant de leurs jours.
- Ils ne marchent plus qu'en canard.
- Car n'oubliez pas, à la détention, on marche au pas, une-deux, une-deux, et vous avez intérêt à vous magner le cul.
- Une-deux, une-deux, et à la file.
- A la queue leu leu.
- On appelle ça le défilé.
- Rien que des défilés. Une-deux, une-deux, du dortoir aux ateliers, des ateliers au réfectoire, du réfectoire à la promenade, pendant la promenade...
- Une-deux, une-deux, si vous avez les nougats à vif, ça ne fait rien, une-deux, une-deux, en défilé, de la promenade au réfectoire, pour le dîner...
- Qu'est kif-kif bourricot comme le déjeuner...
- Du pareil au même : la soupe, c'est de l'eau aux choux.
- Et le plat, des choux à l'eau. Midi et soir. Pas de surprise du chef.

- C'est pour la ligne.
 - Tout ça en silence.
 - Absolu.
 - Celui qui cause, c'est le prétoire...
 - Donc le mitard.
 - Vous n'avez le droit de l'ouvrir que pour demander de l'eau... La cruche.
 - Pour tout le reste, la nuit, le jour, le dortoir, la promenade, l'atelier : silence.
 - Au bout de dix ans, y a des hommes qui savent plus causer.
 - Vous allez voir ce que c'est que la prison.
 - Surtout ceux qui ne sont pas assistés.
 - Car vous avez le droit à un colis par semaine. Trois kilos de produits alimentaires à l'exception des boissons.
 - Sous toutes les formes...
 - Des denrées à cuire.
 - Des noix décortiquées.
 - Du tabac.
 - De l'alcool à brûler...
 - Solide ou liquide.
 - Les tubes métalliques.
 - Dentifrice... crème à raser.
 - Des produits qui pourraient se gâter.
 - Des médicaments.
 - L'administration vous fournit une musette.
 - Pour mettre vos aliments.
 - Elle ne doit jamais vous quitter.
 - Sinon, c'est le prétoire.
 - Donc le mitard.
 - On aime autant vous prévenir tout de suite : quand vous sortirez de centrale, vous n'aurez plus envie d'écrire dans les journaux.
 - Ah, ah... Elle est bien bonne celle-là !
- Voilà ce qui attend Lucien Combelle, Albertini, Béraud, maintenant que le général l'a gracié avant de s'envoler pour la conférence de Téhéran. Voilà ce qui m'attend, sans doute. L'avenir est à nous ! C'est une rengaine de ma jeunesse :

*L'avenir est à nous,
Du moment que l'on s'aime,
Chaque instant que l'on sème
Va fleurir tout d'un coup...*

Même dans les cachots et les bagnes, l'avenir, c'est quand même l'avenir. Pourvu que ce soit aussi celui de Robert.

M^e Isorni et le procès

C'est juste avant la grâce de Béraud que Robert écrit le *Jugement des Juges*. Il court de main en main, de la Première division à la Troisième. Les déclamateurs en chambre le lisent, la fenêtre ouverte, et leurs voix frémissent dans la nuit :

*Ceux qu'on enferme dans le froid, sous les serrures solennelles,
Ceux qu'on a de bure vêtus, ceux qui s'accrochent aux barreaux,
Ceux qu'on jette la chaîne aux pieds dans les cachots sans soupiraux,
Ceux qui partent les mains liées, refusés à l'aube nouvelle,
Ceux qui tombent dans le matin, tout disloqués à leur poteau,
Ceux qui lancent un dernier cri au moment de quitter leur peau,
Ils seront quelques jours pourtant la Cour de Justice éternelle. [...]*

*Les tire-laine dans la nuit, les voleurs crachant leurs poumons,
Les putains des brouillards anglais accostant les passants dans l'ombre,
Les déserteurs qui passaient l'eau happés dans le canot qui sombre,
Les laveurs de chèques truqués, les nègres saouls dans leurs boxons,
Les gamins marchands d'explosifs, les terroristes des jours sombres,
Les tueurs des grandes cités serrés par les mouchards sans nombre,
Avant d'être à nouveau jugés feront la grande Cassation.*

*On les verra se rassembler, montant vers nous du fond des âges,
Ceux qui, les raquettes aux pieds, parmi les neiges du Grand Nord
Ont frappé au bord des placers leurs compagnons les chercheurs d'or,
Ceux qui, dans la glace et le vent, au comptoir des saloons sauvages
Ont bu dans des verres grossiers l'alcool de grain des hommes forts,
Et qui, négligents de la loi, confondant l'oubli et la mort,
Ont rejeté les vieux espoirs de gagner les tièdes rivages,*

*Ils s'assièrent auprès de ceux qui ont tué dans les tranchées,
Et puis qui ont dit non, un jour, fatigués des années d'horreur,
Des soldats tués pour l'exemple et des décimés par erreur,
Et près des durs, des militants de toutes les causes gâchées,
De ceux qui tombent en hiver sous les balles des fusilleurs,
De ceux qu'enferment aux cachots les polices des Empereurs
Et des jeunesses de partout par leurs chefs en fuite lâchées.*

Au fond de lui, entre sa porte au guichet fermé et ses fenêtres dont les barreaux découpent le ciel, chacun d'entre nous sait bien que ce sont là des paroles illusoire, où le chant profond du christianisme se mêle aux voix de l'anarchie idéologique du siècle dernier. Chacun sait bien que les vaincus ne jugeront jamais les vainqueurs. Ce sont toujours ceux qui gagnent qui font Nuremberg et, s'ils remettent debout l'ennemi à terre, c'est pour le pendre. Néanmoins, ce sont des mots qui font du bien. Ils apaisent. Ils sont comme une promesse de revanche sur le malheur et elle est douce à nos cœurs d'enfants trop vite grandis dans un monde trop dur. Même si je bronche toujours à l'obsession (« *Et des jeunesses de partout par leurs chefs en fuite lâchées* »), la nuit, quand le sommeil tarde à tout effacer, je laisse ces vers magnifiques rouler dans ma tête, avec le mouvement des vagues, lorsque le flot monte sur la grève.

A ce moment précis, au plus noir de ma misère, je mesure la chance inouïe qui est la mienne. J'ai rencontré un homme exceptionnel par l'esprit, le caractère et le cœur. Son œuvre est déjà considérable, remarquable par certains côtés. Pourtant ce n'est là qu'une œuvre de jeunesse. Il n'a que 35 ans. Il commence à peine à donner sa mesure. Que vont lui apporter la maturité, la vieillesse, en un mot : la vie ? A y songer, on a des éblouissements devant les richesses devinées.

Or cet homme supérieur est d'une simplicité sans apprêt. Naturel et bon ; toujours soucieux des autres, des siens, sa mère, son beau-père qu'il appelle Papa, sa sœur et sa demi-sœur, son ami de Normale devenu son beau-frère, Maurice Bardèche, leurs enfants, ses autres amis, tous ceux qu'il côtoie, il est pour tous d'une attention et d'une générosité extrêmes, et sans ostentation. Toujours discret, d'une réserve souriante, mais toujours présent, sensible aux malheurs d'autrui, muet sur les siens...

Et avec cela, un héros. Car il en fallait de l'héroïsme pour aller se livrer à la police, au mois de septembre 1944, dans la fureur flamboyante de la Libération, quand on s'appelait Robert Brasillach et qu'on avait été pendant six ou sept ans le rédacteur en chef de *Je suis Partout*. Faute de lui passer les menottes, on avait arrêté sa mère, son beau-père, sa sœur Suzanne, Maurice Bardèche. Alors, il n'avait pas hésité. Il avait mis un peu de linge, ses affaires de toilette, quelques vivres dans un sac de camping et, de son pas élastique, il avait quitté sa planque * pour se rendre à la Préfecture de Police « à travers Paris sur-chauffé ».

A Fresnes, sa première préoccupation est de rassurer les siens sur son sort, ceux qu'il aime et ceux qui l'aiment. Il écrit à sa mère :

Pour moi, je ne vois pas de raisons d'avoir peur, quoi qu'il se passe. Nous sommes entrés dans une immense aventure qui nous dépasse tous. Alors, à la grâce de Dieu. On ne sait pas ce que sera l'avenir, ce que sera demain, et les éventualités qui, à d'autres époques, auraient été des catastrophes, peuvent se trouver brusquement modifiées. Donc, ne t'inquiète de rien. Tous les troubles politiques ont toujours été suivis d'amnistie, et on verra bien. J'ai l'impression de participer, malgré moi, à quelque chose qui tient de la tragédie, certes, mais aussi du guignol, et ça ne réussit pas à me troubler beaucoup. Il me semble parfois qu'il ne s'agit pas de moi, non que je me fasse des illusions sur les dangers matériels et la méchanceté : je crois qu'il ne faut pas s'en faire. Mais après ? (30 octobre 1944).

Malgré un fatalisme chrétien qui est profond chez lui, il n'est pas certain qu'il soit totalement sincère. Il pense beaucoup à son procès. Il s'y prépare. « *Comme à un oral de concours* », écrira

* Cette cachette lui avait été ménagée par une de ses amies. Tout était prévu pour une retraite de plusieurs semaines ; plusieurs mois peut-être. A une condition : que cette amie fût là. Or elle se trouvait retenue dans le midi. Les trains ne roulaient pas. Elle finit par gagner Paris, en camion-stop. Quand elle arriva, Robert Brasillach venait de partir pour la Préfecture de Police, non sans avoir remis les clefs à la concierge. Le destin...

Jacques Isorni. Dans la nouvelle cellule qu'il occupe avec Henri Bardèche (la 314), il se fait poser des questions, rapides, pointues, faites pour le décontenancer, le désarçonner, l'embarrasser, lui nuire auprès des jurés. Il doit trouver tout aussi rapidement la réponse la plus habile qui soit, la plus convaincante, mais sans se renier.

Sans se renier ! Ce fut là sa constante préoccupation. Il savait que l'indulgence d'un juge ne s'achète d'aucun reniement. Il ne voulait, d'ailleurs, d'aucune indulgence et l'idée d'un pareil marché lui faisait horreur.

Etre soi-même et ne pas se trahir, à la minute même où la vie prend toute sa signification profonde, il n'avait pas d'autre pensée... Il ne ressentait pourtant que pitié ou quelquefois même un peu de tristesse à l'égard d'autres qui croyaient forcer le sort au prix d'abandons publics et qui ont perdu, tout à la fois, la vie et la face. Il n'avait pour eux aucune sévérité parce qu'il savait ce que comporte de défaillances le gravisement d'un tel chemin. On connaissait sous ses apparences rondes et espiègles, sa véritable trempe. Personne ne doutait de sa qualité. On était fier qu'il fût là et de partager la même infortune que lui (Jacques Isorni, *Le procès de Robert Brasillach*, Flammarion, 1946, p. 9).

Toujours modeste, l'accusé Brasillach ne dit pas que, plus que la vie, ce qui lui importe, c'est qu'il soit digne de Brasillach, l'écrivain engagé, celui qui revendiquait avec hauteur la responsabilité de ses engagements, mais on le devine. C'est là sa vérité, sa richesse. Et, amis ou ennemis, il va leur montrer à tous ce qu'est un "dégonflé".

Une douzaine d'années plus tard, je suis chroniqueur judiciaire à *Paris-Presse*. Un soir, je reviens d'un procès à Nantes, dans la voiture de M^e René Floriot, une Rolls, si je me souviens bien, avec bar et fauteuil-lit. M^e Floriot était considéré alors, à tort ou à raison, comme le n^o 1 du barreau français. J'évoquais Fresnes et Brasillach. Floriot ne croyait pas à grand-chose. Il fréquentait trop de beau linge pour qu'il en fût autrement. Sa passion était la chasse au gros (ses trophées couvraient les murs de son salon) et les dames masochistes (on voyait aussi des cravaches). Il considérait avec un certain dédain les malheureux qui avaient été pris aux pièges de l'Histoire. Lui l'avait traversée sans se

mouiller les écailles. L'accusé qui l'avait le plus impressionné était le D^r Petiot. A propos de Brasillach, j'entends encore son rire sarcastique :

— La meilleure plaidoirie qu'on pouvait faire pour Brasillach était de lui casser une jambe et de gagner du temps.

Pour M^e Floriot, la dignité, c'est bien, mais l'efficacité, c'est mieux. Il est certain que le personnage, sa gueule de brochet, l'intelligence froide de son œil gris, sa gouaille qui mordait, eurent retenu la curiosité de Robert. Il est certain aussi qu'il n'en aurait pas voulu comme défenseur.

En revanche, avec Isorni, l'entente est immédiate. Ils ne se connaissent pas. Brasillach a désigné, comme avocat, une vague relation, M^e Amiel, et une amie pour assurer la liaison : M^e Mireille Noël. C'est Suzanne (je crois) à qui l'on parle d'Isorni. Elle le recommande à son frère. Ils ont le même âge, à deux ans près. Brasillach est né le 31 mars 1909, Isorni le 3 juillet 1911. La collaboration régulière de Brasillach à *L'Action française* date de 1931. En 1930, Isorni a créé, avec son frère Pierre et un ami, un petit journal politique et littéraire d'inspiration maurrassienne, *Rivarol*... Vingt ans avant l'hebdomadaire de Maurice Gaït, que Camille-Marie Galic conduit aujourd'hui avec tant d'intelligence et d'opiniâtreté.

La pensée de Charles Maurras imprègne celle de Brasillach au moins jusqu'en 1942. En 1944, à Fresnes, parmi les livres qu'il demande à sa sœur de lui procurer figure le célèbre *Dictionnaire politique et critique*. Sa sœur, qui le sait attentif à tout ce qui touche le vieux Maître, lui écrit :

Maurras a commencé à être interrogé. Il est avec Pujol. Parce que Pujol seul peut lui parler sur le nez. La première fois que le juge d'instruction a voulu l'interroger, il a refusé net de répondre en disant : "Je ne réponds pas à un questionnaire de la République". Le juge a décidé de lui faire un questionnaire par écrit, et Maurras répond par écrit, et ce sont ces réponses qui constituent les articles de *L'AF* clandestine. On lui demande, par exemple : "Étiez-vous attentiste ? — Bien sûr, répond Maurras, j'étais même considéré comme le chef de l'attentisme en France, parce que je considérais qu'il n'était pas sûr du tout que l'Allemagne gagne !" [...] "Connaissez-vous le maréchal Pétain ? — Bien sûr ! Je ne connaissais que lui, j'étais son conseiller intime et il

ne faisait rien sans moi ! — Etiez-vous sympathisant à la Milice ? — Bien sûr ! La Milice était contre le ramassis de voyous et de bandits qui constituait la Résistance et qui constituent le gouvernement actuel, et il est bien évident que toute ma sympathie allait vers elle !”, etc... C’est Maurice Fouquet qui me racontait tout cela hier. Le vieux a l’air d’être bien. En tout cas, c’est fort drôle (Lettre du 8 décembre 1944).

Robert nous le raconte dans les couloirs. Il rit. La leçon de courage que donne dans son cachot de Lyon cet homme de 76 ans revigore et électrise Fresnes. On a tous tellement besoin d’exemple ; tellement besoin d’admirer un homme seul qui, malgré les ans, se lève et trouve la force de dire : « *Non !* » Dans la cellule qui sert de parloir aux avocats, Brasillach doit le répéter à M^e Isorni. Leur jeunesse maurassienne tisse entre eux des liens invisibles et serrés.

En outre, comme Brasillach, Isorni est un homme sensible et noble. Je le regarde parfois arriver dans la galerie centrale, où les avocats devisent avec leurs clients, faisant les cent pas en attendant une place. Il est grand et de port altier. Un porte-documents noir sous le bras, ou soutenu à deux mains dans le dos, droit, il rejette en arrière une tête de violoniste au front dégarni et aux cheveux qui bouclent dans la nuque. Il a les traits fins, la bouche frémissante, je ne sais quoi de pathétique dans le regard.

En règle générale, le taulard n’aime pas l’avocat. Il l’appelle le “bavard”. Il lui reproche de ne pas le visiter assez souvent, toujours en coup de vent, et de ne pas s’intéresser à son affaire. Il la connaît à peine. Il la confond avec d’autres. On entend :

— Je viens de voir mon bavard, maître Turlute... Tu parles d’un filandreur. Il réclame une rallonge à la com’ de départ qu’il avait demandée pour ouvrir le dossier, et le dossier, il l’a jamais ouvert. S’il l’avait ouvert, il aurait vu que je suis un petit cas... Tout juste bon pour la chambre civique... Cinq ans d’indignité, c’est tout ce que je risque. Moins il jactera, mieux je me porterai... Il me prend pour Laval, cette tante, etc...

Beaucoup de détenus, qui avant Fresnes ignoraient tout de l’argomuche et auraient cru déchoir en l’utilisant, même pour rire, depuis qu’ils sont enchristés débagoulent le jargon comme des tatoués. Ça fait costaud. Ça pose. En loucedé, on me demande

des équivalences, que je fournis, un rien flatté. Des hommes de bien, bons époux, bons pères, marguilliers de leur paroisse, membres de comités de bienfaisance et porte-drapeaux le 11 novembre, promettent maintenant de sataner à mort les arcans quand il vont décarrer du ballon. Mais personne n'emploierait ce vocabulaire pour parler de M^e Isorni. Sauf peut-être pour dire :

— Celui-là, si Brasillach l'a choisi, c'est que c'est sûrement une lame.

— Une lame ? Tu peux dire une épée, mec.

Brasillach l'a d'abord trouvé "sympathique", sans plus :

J'ai vu mon avocat plusieurs fois, il est sympathique, mais je ne crois pas que quoi que ce soit serve à quelque chose, tout est hasard (Lettre à sa mère, 22 octobre 1944).

Puis il y eut l'instruction fin octobre. Le juge, en argot : le curieux, ne le fut guère. Une seule audience d'une heure et demie pour juger un engagement politique de dix ans et les centaines d'articles d'un homme, contre lequel la peine de mort allait être demandée. Une heure et demie... Et dans quelles conditions ! Le prévenu qui passe au curieux est réveillé avant l'aube et le reste de la prison. Dans la langue du pénitencier, on dit qu'il est "extrait" de sa cellule pour être conduit au rez-de-chaussée dans une sorte de placard qu'il occupe avec un autre "extrait". Il peut y rester plusieurs heures, à lire les inscriptions : « *Victor de la Butte-aux-Cailles, PLV (pour la vie)* », dans un cœur, « *MAV* » (mort aux vaches), et maintenant « *Vive Darnand !* » (ou Doriot ; ou Bucard. En revanche, je n'ai jamais vu : « *Vive Déat* »).

De ce placard, on passe dans celui de la voiture cellulaire, où l'on peut être menotté, selon les jours et les humeurs. Direction : le Palais de Justice (en 1944 ; après ce sera rue Boissis-d'Anglas). Au lieudit la Souricière, nouvelle cellule fermée par une grille — comme dans les films américains, mais en plus crasseux — nouvelle attente.

Ce n'est qu'à six heures que Brasillach est conduit, menottes aux poignets, devant son juge d'instruction. Celui-ci est le même que celui d'Henri Béraud. C'est le juge Raoult. Brasillach raconte :

L'instruction dura environ une heure et demie. C'est-à-dire que devant un greffier hargneux, qui arborait fièrement une croix de Lorraine, un physique juif et une blessure plâtrée, soigneusement entretenue, un juge poli et stupide me lut des morceaux d'articles de moi dont il avait une grande quantité, et enregistra que je les connaissais bien. Qu'avais-je à nier ? Je trouvais cela aussi bête qu'ignoble. Je ne devais plus revenir à l'instruction. En sortant, comme il était seul, le garde qui me conduisait, menottes au poignet, ne me permit pas de parler à ma sœur, qui attendait dans le couloir depuis quatre heures, bien que le juge m'en eût donné l'autorisation, et me ramena à la Souricière en m'expliquant que, quand on mettait les gens en retard, on ne se doutait pas de la perturbation que cela apportait dans la vie des gardes comme lui. Je découvris que l'inspecteur de police était un monsieur poli, bien élevé et compréhensif, à côté de l'épaisse stupidité du garde. Quant au juge, il m'avait dit un mot aimable et même deux :

— Je ne suis pas chargé de faire votre éloge, avait-il déclaré, mais je puis vous dire qu'on ne vous considère pas tout à fait comme les autres, et que votre franchise me change agréablement de l'attitude de certains inculpés (*Journal d'un homme occupé*, Œuvres complètes, Club de l'Honnête Homme, 1964, tome 6, p. 590).

Cette attitude dut aussi impressionner M^e Isorni. Toujours dans son *Journal*, on trouve ces quelques lignes de Brasillach sur son défenseur :

J'avais donc fait la connaissance de mon avocat, Jacques Isorni. Il me plut beaucoup. Je le trouvai semblable à ce qu'on m'avait dit : subtil et ardent. Il avait pris à cœur la tâche de me défendre mais, presque tout de suite, nous en vîmes à des sentiments plus amicaux. Nous étions immédiatement tombés d'accord sur le point que tout était bon pour la défense, excepté la lâcheté. Un peu trop de détenus, à mon gré, jouaient la carte inutile du repentir, ou faisaient les imbéciles qui n'ont rien compris à ce qu'on leur ordonnait. Dans la petite cellule où l'eau suintait, je liais de nouveau connaissance avec le monde extérieur, grâce à cette présence nouvelle dans ma vie, mais pleine d'attention et de délicatesse (*Op. cit.*, p. 585-586).

Je n'ai jamais causé avec M^e Isorni, à Fresnes. Je ne l'ai vu

que deux ou trois fois, de loin. Je ne l'ai connu que bien plus tard, dans les batailles contre l'Épuration, pour l'amnistie et la réhabilitation du Maréchal. Mais j'ai deviné, immédiatement, qu'à la différence de beaucoup d'avocats, celui-ci était sensible à la tragédie dont il était à la fois le spectateur, le témoin et l'acteur. J'ai tout de suite été persuadé que M^e Isorni, comme moi, voyait la mort, l'ombre de la mort derrière ce jeune surdoué, toujours souriant et moqueur, et si amoureux de la jeunesse... la mort, comme on la montrait autrefois, avec son suaire gris autour d'une face d'os aux orbites vides, debout, la faux à la main, au milieu de la joyeuse compagnie des vivants qui ne la voyaient pas. Je l'ai su, en lisant, dans sa préface au *Procès*, ceci :

De la mort, Robert Brasillach ne parlait jamais. Mais on sentait qu'il y pensait par tout ce qu'il préparait de la figure qu'il désirait laisser pour toujours derrière lui. Depuis son arrestation, il s'est vu monter vers la mort, chaque instant, je n'en doute pas, et c'est dans cette montée, s'épurant de toute violence, plus compréhensif de la misère humaine, qu'il a trouvé sa véritable figure. Je voudrais que ses adversaires qui l'ont couvert d'invectives, que ses juges insensibles à la puissance de l'âme, l'aient connu sur le chemin de l'agonie (*Op. cit.*, p. 11).

La messe à Fresnes

Quoique toute la semaine soit consacrée à l'oisiveté et au repos forcé, le dimanche, à Fresnes, n'est pas un jour comme les autres. C'est vraiment le jour du Seigneur. Dès le petit matin, l'aboyeur l'annonce. Son mugissement monte et résonne :

— Préparez la mmmmesse !

Aussitôt, c'est l'ouragan. Dans tous les étages, les auxiliaires courent d'une porte à l'autre. Ils les frappent à coups de bâton. Ils crient :

— Messe... messe... messe...

C'est un torrent de bruits qui roule sur les coursives. Il

gonfle, il s'enfle, passe devant notre cellule, s'éloigne, et lentement s'apaise, comme la clameur de l'orage quand le tonnerre s'est épuisé. Alors la voix de l'aboyeur retentit à nouveau :

— Envoyez la mmmesse !

Clic-clac. Les clés tournent dans les serrures. Les portes s'ouvrent.

— Dépêchez... Dépêchez...

Il serait impoli de faire attendre le Bon Dieu. Nous sortons en pagaille. Il fait froid. Les plus démunis d'entre nous ont gardé leur couverture et s'en servent comme d'un poncho.

— Ça caille, les gars.

— Un temps de saison.

— Le fond de l'air est frais.

— Si c'est pour la baignade, ce sera sans moi.

Les joyeux drilles ne désarment jamais.

Le missel distingue les pratiquants sérieux des catholiques de circonstance. Les premiers le portent, parfois avec une certaine ostentation. Les autres n'en ont pas. Ils se contentent des *Prières du Prisonnier*, édition autorisée par les autorités allemandes d'occupation.

Même les mécréants ne manquent pas la messe. C'est la manière la plus licite d'échapper à la réclusion et de sortir de la cellule. (Les traîne-couloirs de mon acabit sont rares.) On voit des gens. On retrouve des copains. On peut raconter "son cas" à des têtes nouvelles. On fait des connaissances. Militer, c'est aussi se choisir une seconde famille, que l'on croit plus serrée que la première jusqu'au jour où... « *Des illusions, désillusions* », disait ce pauvre Jean-Hérolde Paquis, qui avant le feu de salve eut l'infortune de vivre ses derniers jours avec un abcès dentaire et une joue comme ça...

— Et puis, si ça ne fait pas de bien, ça ne fait pas de mal, disent les esprits forts.

Je remarque que ceux-ci s'affichent moins en prison que dehors. Ceux qui bouffaient du curé tous les matins au petit déjeuner, ceux qui faisaient "croa-croa" quand passait une soutane — à l'époque, ces messieurs-prêtres ne s'habillaient pas en pékin — ceux qui ne perdaient pas une occasion de tourner en dérision l'Évangile et les miracles, la confession, le vœu d'abstinence, la quête, et de raconter des histoires de bonnes sœurs,

source inépuisable de la paillardise gauloise, mettent un bémol à leur verve. Ils reconnaissent volontiers que tout n'est pas mauvais dans la religion et glissent sur le toboggan des concessions fatales. Quelque chose à changé. Hier, au bistrot, avec des arguments à la Homais et des raisonnements empruntés à *La Calotte*, ils écrasaient les culs-bénis. Aujourd'hui, ils ont perdu de leur assurance. Aux colis, j'ai entendu la discussion philosophique suivante.

— Dieu existe... Dieu existe... C'est vite dit. Tu l'as vu toi ?

— Non. Et après ? Tu as vu mes fesses ?

— Non

— Elles existent pourtant.

C'était vulgaire, mais imparable. Autour, ça se tordait. Les rieurs avaient changé de camp. Sur un ton plus noble, Saint-Germain fait la même constatation :

J'ai eu l'occasion d'assister en cellule à une passionnante conversation métaphysique entre deux ministres de Vichy, l'un catholique, l'autre athée. Les citations de Pascal et de Renan fusaient de part et d'autre comme des projectiles. De Platon à Jean-Paul Sartre, ils étaient nombreux les philosophes qui alimentaient la discussion. Je ne dirai pas que la thèse catholique marquait nettement des points dans cette spéculation où les deux protagonistes étaient également brillants. Mais je remarquai bientôt qu'en face de la sérénité de son adversaire, l'athée laissait percer le tourment de ses pensées secrètes. Et le catholique, sans le convaincre encore, démontra avec force que la recherche de la vérité à laquelle il astreignait son esprit était déjà une faveur de la grâce. "Vous êtes un croyant qui s'ignore", fit-il en conclusion (*Op. cit.*, p. 80).

Le long du couloir central, perpendiculaire aux Divisions, deux par deux, et en groupes de vingt, nous gagnons la Chapelle-Ecole, en devisant à des altitudes moins élevées. Notre cortège est impressionnant. A chaque fois, je l'imagine transformé en bataillon d'assaut. Il suffirait de quoi ? D'un chef, d'une poignée de capitaines, d'une volonté, d'un peu de courage, d'une grande vigueur mentale. Soudain, les premiers groupes s'arrêtent. Tout le défilé s'immobilise. Les mots d'ordre circulent, à voix basse, mais ferme. On se saisit des gardiens. Ils

sont collés aux murs, dévêtus en un tournemain. Un type à poil n'est plus que l'ombre de lui-même. Les meneurs les plus hardis se fringuent en matons. Ils courent aux portes et aux grilles, armées de clefs. La surprise est totale. Les premiers rangs sont déjà dehors. Les derniers libèrent les captifs. Toujours en silence. Dans un ordre impressionnant. On peut rêver... Ne pas imiter les films d'Hollywood sur les émeutes dans les pénitenciers yankees... Oui, que faudrait-il pour transformer ce troupeau en troupe ? Pas grand-chose : oser, oser risquer, oser se battre, refuser la condition de mouton. Pas grand-chose, oui, mais l'essentiel.

Au reste, ce sont là des songes creux. Les tentatives d'évasion collective sont toujours vouées à l'échec. Au mieux, elles ne peuvent profiter qu'à quelques gros malins, les plus prompts à se désintéresser des copains pour jouer leurs cartes personnelles. Il n'y a que les évasions individuelles — ou limitées à un nombre d'individus très réduit, à cause des indiscretions et du mouchardage, la plaie des bagnes, avec l'homosexualité — qui ont une chance de succès. Je mûris un plan pour faire évader François Chasseigne. Celui-ci occupe, au quatrième étage, une cellule d'angle. De sa fenêtre, le regard plonge sur le chemin qui jouxte, à l'extérieur, le dernier mur d'enceinte. Nous connaissons les horaires des rondes. A l'heure H, un petit commando, trois hommes suffisent, se pointent à l'endroit désigné où, la nuit précédente, une barre de fer avec anneau a été enfouie en terre. (Prévoir des marteaux entourés d'étoffe.) A l'aide d'un lance-pierre, un boulon est envoyé dans la fenêtre ouverte de François. A ce boulon est nouée une cordelette, laquelle est liée à un cordage de marine, genre drisse de grande voile, avec crochets et palan à quatre brins. Il suffit, en haut, de la hisser et de l'accrocher aux barreaux ; en bas, de l'accrocher à l'anneau et de la raidir au palan. Après quoi, François passe entre les barreaux sciés et, accroché aux poignées d'une glissière à roulettes et à freins (voir matériel de cirque), il lui reste à se laisser glisser comme une fleur, au-dessus des deux murs, jusques à terre où les gars l'attendent, l'embrassent, lui filent une rasade de vieux rhum, lovent le cordage (largué en haut) avant de disparaître dans la nuit.

Tout est prévu. Ça c'est du plan ! Chasseigne en convient.

Mais il se trouve trop lourd pour tenter la belle accroché à un filin. Pas assez musclé des bras. Dommage. S'il faut attendre qu'il soit entraîné, il sera en centrale... S'agira alors d'un tout autre turbin. C'est ainsi, à cause d'un détail, des biceps insuffisants, que les petits génies ne peuvent donner toute leur mesure. Peut-être aussi que ces biscottos déficients nous ont empêchés de finir l'hiver au chtar.

Voilà les pensées qui me trottent dans la tête tandis que nous avançons vers le lieu saint. La première fois qu'on y entre, le choc est assuré. Aujourd'hui que nous avons pris l'habitude d'entrer dans des églises qui ressemblent à des manèges forains, à des salles de boxe (avec ring), à des bains-douches, à n'importe quoi, sauf à des églises d'autrefois, il est possible que la surprise ne soit pas aussi grande. Mais, en 1944, tous les témoins vous le diront, l'effet est saisissant. La Chapelle-Ecole est un amphithéâtre de cages. En demi-cercle, des guérites à prières de couleurs grises, érigées sur des gradins, descendent vers l'autel. Deux par deux, nous sommes poussés vers ces cabines téléphoniques faites pour une personne et enfermés. Si le feu prenait dans ces baraques de bois, ça ferait un joli bûcher de chrétiens. Ils mourraient enfumés avant même d'être brûlés.

Un petit pupitre permet de poser un livre, un siège de s'asseoir, mais il est impossible de s'agenouiller. Par une ouverture rectangulaire qui ressemble à une meurtrière, on découvre le prêtre, les quatre enfants de chœur, qui sont ici quatre traîtres d'une quarantaine d'années, deux matons, les bras croisés sur la poitrine, posant un regard soupçonneux sur ces visages dans leurs niches, enfin une grande peinture murale représentant un Christ en croix sur fond de ténèbres.

Je suis une victime de la guerre de cent ans qui, depuis Jules Ferry, oppose en Bretagne les "laïques" aux "cléricaux". Mes parents, catholiques de naissance, devenus adversaires du parti prêtre, crurent de leur devoir de ne pas me faire baptiser. De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir, les cloches rythmèrent les jours de mon enfance, mais la seule qui comptait était la cloche de l'école laïque, annonçant le début et la fin des classes.

Je n'ai jamais eu de bel habit bleu sombre avec brassard blanc comme en portaient mes camarades le jour de leur communion solennelle. Lors des enterrements, je restais avec mon

père à la porte de l'église Saint-Guérolé. Parfois, nous allions attendre la fin de l'office au bistrot. Mon impiété me valait une limonade améliorée d'une goutte de rhum, breuvage connu des familles sous le nom de "champagne breton". « *Meilleur que le vrai* », affirmait mon père qui était un internationaliste d'idéologie et un régionaliste de passion.

Bref, j'étais programmé pour conduire mon existence à la lumière de la raison, qui "tonne en son cratère", et de l'expérience. Hélas, personne n'est parfait. Malgré toutes ces défenses et protections, j'ai déjà connu des émotions religieuses. Je n'ai jamais oublié la première, en septembre 1930. Une tempête d'équinoxe avait vendangé la flottille de cotres à tape-cul, qui pêchaient le thon, dans le suroît de Belle-Ile, à la fin du golfe de Biscaye. De nombreux bateaux de l'Ile d'Yeu, de Groix, de Concarneau avaient coulé, corps et biens. Les disparus se comptaient par centaines. Mon oncle Ambroise, le frère préféré de mon père, le patron du CC 1606 *Aide-toi*, arraché à la barre par un retour de bôme, était mort, noyé. J'avais vu le bateau passer le musoir de la digue. Le soir tombait. L'*Aide-toi* avançait lentement, sous gréement de fortune, le grand-mât cassé à mi-hauteur. Un drapeau noir flottait sur une drisse. Les hommes étaient debout, tête nue, sauf un, allongé sur une civière, la cuisse dans une gouttière de bois. Un autre de mes oncles, Charles, était à la barre. Il vit mon père et cria :

— Ambroise !

Mon père me prit par la main. C'est la seule fois de ma vie que je l'ai vu pleurer. De grosses larmes coulaient sur ses joues tannées. Son menton tremblait. Il ne disait pas un mot. La foule s'écarta. Nous rentrâmes, en silence. Ma mère guettait à la fenêtre. Si loin qu'elle nous vit, elle avait compris. Elle courut vers nous, les bras tendus. Je l'entendis. Elle disait :

— Mon Dieu... Mon Dieu...

Dans les jours qui suivirent, il y eut une grande cérémonie devant le phare et le calvaire de la Croix, face à la baie et au large. Dans le ciel gris et bas roulaient des nuages noirs. La mer avait son air des mauvais jours. J'ai le souvenir des cantiques que le vent revenu syncopait. La foule en deuil me parut énorme. Elle était agenouillée jusqu'aux murs des conserveries. Debout sous la croix, le frère prêcheur se frappait la poitrine. Il tonnait :

— C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

A genoux, les fidèles se frappaient aussi la poitrine et répétaient dans un grondement sourd et martelé : c'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute.

Je ne comprenais pas pourquoi ils se reprochaient une faute dont étaient seuls coupables la nature et la société capitaliste — la pauvreté empêchant les bateaux d'être entretenus comme ils auraient dû l'être — mais j'étais sensible au mystère qui nous entourait, pesait sur nos destins, écrasait ces hommes et femmes, presque front contre terre et, en même temps, allumait en eux la flamme de l'espérance...

Notre Père qui êtes aux Cieux...

Que votre volonté soit faite...

Quelque quatorze ans plus tard, dans son placard de la Chapelle-Ecole, le bout d'homme que je suis devenu, naufragé à son tour, éprouve des sentiments voisins. Je ne comprends pas bien le sens de la messe, ni ses articulations. Pourtant, une émotion me pénètre... m'enveloppe... une sorte de prise de conscience confuse, mais forte, de l'existence de lois secrètes entre les créatures et le Créateur... Le sable du quotidien les recouvre... Elles ressurgissent les jours d'épreuves... Etrange... Etrange que la scène de septembre 1930 me revienne, dans mon cagibi misérable, serré contre un inconnu qui sent l'aigre, avec une acuité aussi intense... La mer d'un gris-vert, méchante, sournoise, qui vient lécher en hypocrite les rochers du port... Les coiffes blanches aux rubans dénoués, à ras le sol... l'odeur forte du goémon mouillé... les mouettes, que le gros temps a ramenées à terre, et qui tournent, en manège, avec des cris aigus, autour du clocher de l'humble chapelle, devant l'Abri du Marin... Etrange que le même vertige revienne... La redécouverte éblouie, qui s'évanouit sitôt qu'on croit la tenir, d'un inconnu connu... La vie n'est pas plate... Les êtres et les choses possèdent un relief qui échappe à notre connaissance... Un relief qui les relie à un monde invisible, mais sensible et présent.

Etrange aussi que je n'aie jamais parlé de tout cela à Robert Brasillach. Il sait tant de choses qu'il m'aurait indiqué les che-

mins à prendre... les étapes pour comprendre... Au vrai, je le croyais assez indifférent à ces problèmes, ne l'ayant pas assez lu, surtout assez bien lu, pour deviner une vérité qui n'était dite qu'à demi-mots et à voix basse.

Je tenais Robert Brasillach pour un catholique de baptême mais peu pratiquant, séduit par un paganisme de vacances dans la lumière qui vibre du pays catalan, éloigné de l'Eglise par la condamnation de l'Action française. Certes, il y avait eu la réconciliation en 1939. Il n'était pas certain qu'elle eût cicatrisé les blessures que laisse toujours l'injustice. Il l'écrit lui-même :

Aux vacances de 1926, la condamnation de l'Action française par l'archevêque de Bordeaux, puis par le Saint-Siège, devait nous apporter de plus graves sujets de discussion. Etait-il vrai que Maurras cherchait à s'emparer de l'âme de la jeunesse ? Un catholique devait-il se soumettre à l'interdiction qui lui était faite de lire le journal, d'adhérer à la Ligue ? Ou devait-il penser qu'il s'agissait là d'un domaine réservé, non religieux, mais politique ? L'approbation officielle donnée au 1^{er} janvier par le nonce à la politique de M. Briand ne prouvait-elle pas qu'il s'agissait là d'une condamnation irrecevable ? Mais n'y avait-il pas danger dans le naturalisme de la doctrine ? Nous nous posions ces questions diverses et contradictoires. Il y avait parmi nous [*les élèves de l'Ecole Normale Supérieure*] des catholiques qui souffrirent de l'événement. Il y avait des incroyants ou des tièdes qui s'en étonnèrent. [...] Mais je ne crois pas, pour être sincère, que la condamnation de Rome ait beaucoup nui, chez nous, au crédit de l'AF. Si quelques-uns cessèrent de lire le journal, au moins avec régularité, l'influence de la doctrine ne fut pas ébranlée.

Mais d'ailleurs nous parvenaient des nouvelles plus pénibles. De vieux royalistes, qui avaient brisé parfois leur vie pour l'Eglise, au temps des Inventaires, par exemple, se voyaient refuser le prêtre à leur lit de mort. Des enterrements civils faisaient scandale dans des villages où ils étaient inconnus. Des prêtres étaient déchirés par le conflit. Dans un admirable livre, *Les Manants du Roi*, Jean de La Varende a laissé le témoignage poignant de cette crise immense, qui aura été la grande crise spirituelle de cette époque. Par là-même, avant la réconciliation, les rigueurs s'atténuèrent, sans jamais disparaître tout à fait. Rien n'est plus dur qu'une persécution ecclésiastique. On voyait alors passer des

cercueils sans clergé, que les ligueurs déposaient devant la porte fermée des églises, pendant que la foule à voix haute récitait les psaumes ou le chapelet. Derrière cette porte, il y avait parfois un prêtre aussi tourmenté, aussi ému que ceux qu'il repoussait. La porte ne s'ouvrait pas. Pendant ce temps, à Paris, les vieux lutteurs continuaient leur combat patient, avec la même violence et le même courage, sous les sarcasmes des démocrates-chrétiens, le rire des anticléricaux, les applaudissements des antipatriotes. Aujourd'hui que l'apaisement est venu, dans la dignité, par la décision charitable et belle d'un grand pape, on peut demander le silence sur tout cela. Je ne crois pas qu'on puisse raisonnablement demander l'oubli de ceux qui ont souffert (*Notre avant-guerre*, Œuvres complètes, tome VI, pp. 39-40-41).

Le chrétien, chez Brasillach, j'ai mis longtemps avant d'en mesurer l'importance. Ni les *Poèmes de Fresnes*, ni la lecture de *Domrémy*, sa première pièce, écrite en 1932, publiée quelque trente ans plus tard dans les *Œuvres complètes*, ni la relecture du *Procès de Jeanne*, ne me mirent sur la voie. Pour moi, Robert était un stoïque gai. Deux mots clefs ouvraient son monde : le mot bonheur et le mot honneur. Il était le poète de la vie, des petites joies de la vie, de la chaleur, du soleil sur la mer, des feux dans la nuit, de l'amitié, de la présence des êtres que l'on aime et de leur chaleur. Même à la fin du *Journal d'un homme occupé*, écrit à Fresnes, il ne dit rien d'autre :

Je crois n'avoir jamais perdu, le jour au moins, la gaieté nécessaire à la vie. Tout me paraissait d'une absurdité prodigieuse et les hommes, dans leur ensemble, lâches et méchants. Mais comment oublier tant de dévouements et tant d'amitiés ? [...] Non, décidément, dans cet univers atroce, il fallait encore croire à quelque chose, et cette chose demeurait bien l'amitié humaine, la tendresse. Elle était auprès de moi, dans ces jours froids, elle ne m'abandonnait jamais, je la sentais tiède dans ma cellule glacée, avec le visage des miens, le visage de mes amis, dispersés, de tous ceux dont les fantômes se joignaient à travers l'espace pour faire une protection au-delà même de la vie — le visage de maman. Et j'étais bien sûr que tout cela servirait, qu'on ne pouvait rien de terrestre contre une telle somme de tendresse. Cela me suffisait pour m'avancer plein de confiance et même d'allégresse au milieu des pièges tendus. Mon passé avait été beau, il m'appartait dans

l'ombre ses joies et ses réconforts. Je revoyais parfois les paysages que j'avais aimés, je me retrouvais avec Maurice et Suzanne campant au pied des palmiers, dans le sud torride de l'Espagne, ou dans les tranchées de la guerre civile de Madrid. Je revoyais Bruges et Florence et la place Djemaa el-Fna de Marrakech où j'aurais voulu mener les petits enfants. Et je revoyais cette courbe de vigne, cette maison carrée sous le ciel mat, où se découvre la mer dans le village de mon enfance, et qui me sont plus précieux encore que les tours de San Gimignano et les canaux de Venise ou d'Amsterdam. Et tout cela, avec les figures aimées, avec la tendresse du corps, les rues de Paris à dix-huit ans, était si proche vraiment que je ne pouvais plus, émerveillé par mon passé, regarder l'avenir autrement qu'avec une indicible *curiosité* (*Œuvres complètes*, tome VI, pp. 603-604).

Ces paillettes de mots de couleurs, au bout de la plume, ne me semblaient pas très catholiques, alors que la mort montait, à pas de loup, par les chemins de ronde. En tout cas, mon oreille n'était pas assez exercée pour entendre, sous le chant païen, le chant profond. Il a fallu un livre, paru en 1958, mais que j'ai lu plus tard, le pénétrant *Brasillach* * de Jean Madiran, pour que la révélation se fasse.

Les cinquante dernières pages de ce livre seraient toutes à citer. Madiran connaît ces domaines beaucoup mieux que moi. Il en parle beaucoup mieux que je ne saurais jamais le faire et avec une autre autorité. J'y renvoie le lecteur intéressé. Il y trouvera grand profit. Voici pourtant quelques extraits :

Brasillach était chrétien et catholique comme on le lui avait appris. Il était allé au catéchisme et il avait fait sa première communion, il priait la Sainte Vierge et il avait un chapelet comme on en faisait chez lui. Et comme on faisait chez lui, il n'allait guère à la messe. Il fit deux fois, à pied, le pèlerinage de Notre-Dame de Chartres, à une époque où l'on n'avait pas encore réta-

* Aux Nouvelles Editions Latines, qui en firent une réédition en 1985. Même si l'on ne partage pas tous les jugements de l'auteur, le livre est inoubliable. Il s'ouvre sur cette citation de Claudel : « *Pour comprendre une vie, comme pour comprendre un paysage, il faut choisir un point de vue et il n'en est pas de meilleur que le sommet.* »

bli la coutume parmi les étudiants et parmi les fidèles. Il en avait sans doute trouvé l'idée dans Péguy et peut-être cela paraîtra-t-il au premier abord un peu littéraire. Mais sur le front, pendant l'hiver 1939-1940, ce que lui apportait l'intercession de Péguy, ce n'était pas un souvenir littéraire, c'était une prière :

"A Notre-Dame de Chartres, nous savons aujourd'hui que nous n'avons rien à demander : car nous n'avons qu'à faire comme Péguy, à nous remettre, à nous confier, et ce n'est plus notre tâche de veiller sur nous".

Il avait cheminé en Beauce et beaucoup souffert, il avait dû renoncer le matin du troisième jour mais, l'année suivante, il avait recommencé et cette fois il était allé jusqu'au bout. *"Croyant, chrétien, catholique, il l'avait toujours été et sa culture religieuse n'était pas inférieure à son érudition profane. Il lisait la Bible plus que la plupart des catholiques, il connaissait l'histoire religieuse, la liturgie ; il n'était point ignorant en théologie. Mais, c'est un fait qu'il ne pratiquait pas régulièrement **.

" Il ressemblait beaucoup au René de *Comme le temps passe* : *"Dieu et le monde invisible avaient toujours fait partie de leurs préoccupations et il serait fou de décrire une enfance sans indiquer le rôle immense qu'y joue la religion. Mais, peu à peu, chez René, cette religion devenait matière d'interrogation et de curiosité. Il mettait souvent à l'épreuve la science théologique, d'ailleurs exacte, de l'excellent curé, cherchait des renseignements dans les dictionnaires et de vieux bouquins historiques au grenier. Il s'intéressait aux hérésies, aux doctrines bizarres."* Il ressemblait bientôt au narrateur de *L'Enfant de la Nuit* : *"Je n'avais plus la foi ; ou, plus exactement, je répugnais à pratiquer, et il me restait de mon enfance le scrupule de mêler Dieu à mes petites affaires personnelles."* Cela, bien sûr, lui restait de son enfance, une foi catholique éloignée de l'Eglise et séparée de

* Georges Blond. *Cahier des Amis de Robert Brasillach*, n° 4, p. 17. Georges Blond, officier de marine marchande, devenu journaliste en 1930 (il a 24 ans). Secrétaire de rédaction à *Candide*. Collabore à *Je suis Partout* et à *La Liberté* (Doriot). Mobilisé dans la marine en 39. En juillet 40, refuse de rester en Angleterre (avec Muselier). Rentre en France. Ecrit *Je reviens d'Angleterre*, ouvrage qui le fera mettre sur la liste noire des écrivains interdits d'édition. En cavale en 1944. Ami de Brasillach. Il se ralliera au régime et écrira des livres de vulgarisation sur les sujets les plus divers.

la réalité quotidienne, une foi réelle mais un peu inaccessible, une foi qui est un couronnement et un sommet, un refuge dans les plus grands périls, une espérance intacte et en réserve, et non pas mêlée à la vie de tous les jours. [...] Dieu restera longtemps pour Brasillach : “*Celui dont on ne parle pas*”.

“Celui dont on ne parle pas” n’en est pas moins présent. Bien avant les *Poèmes de Fresnes*, les signes de cette présence existent dans l’œuvre de Brasillach. L’œil et l’oreille exercés de Jean Madiran les ont décelés et entendus.

Il les trouve dans son *Corneille*, « *le plus complet de nos poètes chrétiens avant Claudel* ». Brasillach y écrit :

Nous savons sous quelle forme exacte Pierre Corneille récitait son *Pater*. [...] Nous savons aussi comme il saluait la Vierge envers qui il avait une dévotion particulière. Je ne crois pas qu’il puisse être tout à fait indifférent de connaître le *Pater* et l’*Ave Maria* de Pierre Corneille.

Et Robert Brasillach ajoute cette notation étrange de la part d’un jeune maurrassien de vingt-neuf ans, que l’on pouvait penser assez éloigné de l’Eglise :

On imagine que les poètes français, après leur mort, doivent recevoir comme récompense le droit de suivre l’office de la Sainte Vierge dans le missel traduit par Pierre Corneille (*Corneille*, pp. 419-20-21).

Par on ne sait quelle mystérieuse prescience d’un avenir somme toute pas très éloigné, Brasillach songeait-il à lui ?

C’est surtout la préface au *Procès de Jeanne d’Arc* qui retient l’attention de Jean Madiran. Il souligne ceci, qui est révélateur :

Des analogies mystérieuses joignent la moindre des paroles de l’enfant, dans leur simplicité riche d’un monde surnaturel, aux paraboles que prononçait son Maître en Palestine, quatorze siècles avant sa naissance. Ce n’est pas la première fois qu’on rapproche Jeanne de Jésus, en s’excusant aussitôt d’oser la comparaison. Pourquoi s’excuser, et quelle est cette timidité étrange ? Le catholicisme ne nous enseigne-t-il pas que l’homme

doit s'efforcer à l'imitation du Christ, et que les saints sont les êtres qui ont le plus merveilleusement pastiché la ressemblance du Seigneur ? Jusque dans leur corps, certains d'entre eux ont, à force d'amour, retrouvé les stigmates de la Croix, des clous et de la lance.

Cette préface date de 1932. En 1941, Brasillach la complète :

On pourrait tirer du *Procès de Jeanne d'Arc* une sorte de catéchisme [*et y apprendre comment*] nous est enseignée la manière non de fuir le monde mais de le transmuter par une alchimie de chaque jour... Ce que Dieu a créé nous aide à l'écouter.

Je prie le lecteur de vouloir bien excuser le nombre et la longueur de ces citations. Elles valent mieux que des paraphrases et des commentaires. Mieux qu'un récit fabriqué à partir de ces éléments, elles laissent chacun libre de comprendre et de juger le comportement d'un homme qui se prépare à écrire :

*Ma vie est un oiseau aux filets du chasseur :
Voici le dernier acte et l'ultime seconde.
Ce qui est impossible aux promesses du monde
Reste possible encor, mais à vous seul, Seigneur.*

*Voici le dernier acte et l'ultime seconde ;
Laissez-moi le courage à défaut d'autre bien :
Il en faut pour briser les plus étroits liens,
Et ce n'est plus qu'en vous que mon espoir se fonde.*

(1er février 1945).

A l'imitation de Jeanne

Le lendemain du procès, M^{me} Maugis, la mère de Robert Brasillach, écrit à son fils :

Mon Robert chéri

Je suis là, je pense à toi. Ne te tourmente pas de nous surtout. Je pense à toi, je suis fière de ton courage. [...] Tu as, toute ta vie, été hanté par le procès de Jeanne d'Arc et, toi aussi, ils t'ont trouvé insolent, car il y a un moment où, si l'on n'est pas lâche, on vous trouve insolent.

Je t'aime de tout mon cœur si plein de toi. Je t'embrasse et je suis fière de toi, mon fils.

Ta maman

(21 janvier 1945)

Je suis d'un pays, la Cornouaille, où le sens un peu épais et possessif du solide, du concret, du palpable, du charnel se marie sans difficulté à la croyance en un monde invisible. Il nous entoure. Il nous baigne. Nous sommes une île, au soleil, au milieu d'une mer de brumes... Tout au long de notre existence, cette présence immatérielle jette sur nos pas des avertissements et des signes. Nous en devinons quelques-uns. Le plus grand nombre, nous ne comprenons leurs messages que longtemps après les avoir reçus. Il est souvent trop tard. Nous sommes dans une petite gare de campagne d'autrefois. Aucun employé ne s'y trouve qui pourrait nous informer. Nous entendons tinter un grelot, mais nous ne savons pas qu'il annonce l'arrivée d'un train, ou, si nous le pressentons, nous ignorons d'où il vient, où il va, le long de quel quai il doit se ranger, et s'il nous faut le prendre.

Si Robert Brasillach « a été hanté toute sa vie » par le procès de Jeanne d'Arc, était-ce — en partie tout au moins — parce qu'un jour, à l'heure de midi, au temps de l'été, dans le jardin de

son père, une de ses voix l'avait prévenu qu'il en subirait un semblable ?

J'en ai l'intime conviction. J'ai la conviction qu'il s'est préparé à y faire face, « à l'imitation de Jeanne », en utilisant ses armes qui étaient la simplicité, la sincérité, la droiture qui n'empêche pas l'habileté, parfois l'insolence et la volonté d'être soi-même jusqu'au bout, quoi qu'il en puisse coûter. Et après, que Votre volonté soit faite...

Il en parle peu lors de nos rencontres. Quelques mots seulement, souvent en boutades. Il se moque de l'embarras de la justice devant le cas qu'il pose. La plupart des accusés battent leur coulpe. Ils reconnaissent leurs erreurs, et ne cherchent que des circonstances atténuantes. Brasillach va défendre la légitimité de ses positions. Il va les justifier. Il arrive cuirassé de citations comme le chevalier de son armure. Ça se sait en prison. Ça se sait dehors.

— Attention, dit-on au Palais. C'est un procès où il va y avoir de la pluie. Personne ne veut tenir le parapluie. Personne ne veut être mouillé.

Malgré l'expresse rapidité de l'instruction, le procès traîne. Il est remis de novembre en décembre, de décembre en janvier, et, dans ces mois, les dates fixées reculent. Je m'en réjouis. Dans ma petite tête simplette, gagner du temps, voilà l'essentiel. M^e Isorni est d'un autre avis. Il redoute plus la répétition des campagnes de presse que les jurés. L'avenir montrera qu'il n'a pas tort.

Les jurés sont pourtant communistes à 70 %. Ils sont choisis sur des listes dressées par un certain Midol. Qui est ce Midol ? Le fils d'un membre du Comité central, vieil *apparatchik* du parti, arrêté et condamné en 1940, par le gouvernement Daladier.

Le jeune Midol est secrétaire général du Front national judiciaire. Il a été placé à la Chancellerie par Marcel Willard, dont nous avons déjà parlé, l'homme qui préférait la justice à la mitraillette à la justice à la balance. Les jurys Midol sont donc sans états d'âme. Ils obéissent à *L'Huma*. Si *L'Huma* dit : la mort et la confiscation des biens, ce sera la mort et la confiscation des biens.

Les magistrats le savent et se défilent. On en cherche un ou deux qui n'auraient pas prêté serment au Maréchal. Mission diffi-

cile. Sinon impossible. Alors on désigne quelqu'un qui ne pourra pas refuser. Le président sera le conseiller Vidal. Concluez.

Et l'avocat général ?

— Là, ça relève de Charlot... ou mieux des Marx Brothers, dit Brasillach.

Le Procureur général, qui a la haute main sur le ministère public, s'appelle André Boissarie. C'est un Périgourdin d'une quarantaine d'années. On le donne comme franc-maçon. Ce qui est certain, c'est qu'il deviendra un personnage important de la Ligue des droits de l'homme.

Avocat et résistant, Boissarie fut arrêté par la Milice en 1944. On l'interna à la prison des Tourelles, que dirigeait Henry Charbonneau. Boissarie n'eut pas trop à s'en plaindre. La Libération le retrouve à l'infirmerie de Nanterre, frais comme l'œil, mais d'une humeur de dogue, et le goût du sang à la truffe. C'est ce qu'il faut. Voilà cet ancien secrétaire à la conférence, bombardé procureur général, autant dire le Fouquier-Tinville de la nouvelle Terreur. C'est lui qui décide du transfert de Brasillach, du camp de Noisy à Fresnes, pour précipiter le châtiement. Alors commence le ballet bouffe. Boissarie pourrait requérir lui-même. Il s'en garde mais éprouve de grandes difficultés à dénicher l'oiseau rare.

Récit de Brasillach :

Les avocats-bêcheurs (cet argot est admirable) se dégonflent tous les uns après les autres. [...] Samedi, tous les avocats généraux ayant refusé, on nomme un avocat, M^e de Gonfreville. Il reçoit le dossier, l'examine, le referme comme s'il avait vu le diable en peinture, et va le rapporter le lundi d'un pied léger. On ramène le dossier chez l'avocat général Reboul qui a requis contre Maubourguet et dans l'affaire Laffont. Il avait déjà refusé. Il le reprend pourtant, et le mercredi le rapporte aussi, déclarant que seul un malhonnête homme peut l'accepter à moins de deux mois d'examen. On renomme donc un avocat, poète à ses heures, M^e Noël Félici. Déjà, le petit Salleron * se ruait à la Nationale

* Paul Salleron était membre du MLN (Mouvement de Libération Nationale). ■ écrira sous le nom de Paul Sérant une série de romans et d'essais importants : *Les Inciviques*, *Les Vaincus de la Libération*, etc...

pour recopier les vers les plus ridicules de ce monsieur. Ce matin, on venait m'annoncer cette nouvelle. Mais ce soir, on venait me dire que, réflexion faite, l'infélix Félici avait rapporté, lui aussi, le dossier. Les choses en sont là. J'attends les prochains gags [...].

J'ai donc maintenant Reboul comme avocat-bêcheur, pour le 16 janvier *. Personnellement, je le tiens pour un grotesque dans le style Joseph Prudhomme. C'est ce qu'on appelle un homme de talent. Et je ne lui pardonne pas d'avoir réclamé la mort pour le petit Maubourguet, qu'on ne lui a heureusement pas accordée. C'est lui qui, dans une belle envolée, a dit à Bonny, qui prétendait n'être qu'un fonctionnaire de la rue Lauriston : "Vous avez cru que votre rond-de-cuir serait votre bouée de sauvetage, ce sera votre carcan." Moi, je ne pourrai faire autrement qu'éclater de rire s'il me sort des phrases de ce genre (*Lettres à Maurice Bardèche, Œuvres complètes*, tome IX, pp. 239 et 244).

Je parle souvent de l'invention débridée du feuilletoniste qui écrit l'histoire. Pour les besoins de je ne sais quel roman populaire, mélodrame, film à rebondissement, quel romancier, auteur dramatique ou scénariste oserait inventer ceci ?

Le conseiller Vidal, l'avocat-général Reboul et M^e Isorni se connaissent très bien. Le hasard fait que M. Reboul est le voisin de palier de M^e Isorni. Surtout, sous l'Occupation, une première affaire les avait réunis. Une affaire grave, que la presse avait préféré taire. Était-ce une histoire de résistance, ou, pour employer la terminologie de l'époque : de terrorisme ? De terrorisme communiste ? C'est possible. C'est même vraisemblable. Ce que M^e Isorni laisse entendre à Brasillach permet de le supposer :

— Nos positions, à M. Reboul et à moi, n'étaient pas tout à fait les mêmes qu'aujourd'hui...

C'est d'un ambigu qui en dit long, et qui explique peut-être pourquoi, après avoir refusé deux fois le dossier, M. Reboul a fini par être contraint de l'accepter.

La coïncidence pourrait paraître fâcheuse. Le président Vidal s'en trouve, au contraire, tout émoussillé.

* Robert fait erreur, comme il faisait erreur en m'annonçant le 20 janvier, au lieu du 19... A moins qu'il y ait eu encore plusieurs changements de date.

— Nous allons nous retrouver tous les trois, dit-il à M^e Isorni.

Sous-entendu : comme au bon vieux temps ?

A Fresnes, pour potiner, l'avocat rapporte le propos à son client.

— Ah ! Vous allez vous retrouver tous les trois, dit Brasillach, sarcastique, et moi je ferai le mort...

Puis, il éclate de rire.

Si Marcel Aymé, dans *La Tête des autres*, avait imaginé la situation, les critiques lui auraient reproché le trait forcé de sa caricature.

Le baron (Benoist-Méchin) va de cellule en cellule colporter le mot. Moi, je n'éclate pas de rire... En bon Breton, si la mort est familière, si elle monte dans la nuit avec le flot, pour emporter les âmes dans les brouillards doux du matin, avec le jusant, elle n'est pas prétexte à plaisanterie.

Peut-être n'est-ce là qu'une réplique sans importance. Robert ne va pas à son procès en victime expiatoire. Comme il est toujours gai, il dit :

— C'est étrange... J'ai l'impression de me préparer à l'examen.

Il parle aussi de "soutenance de thèse". Sans que le sourire le quitte — un sourire qui bientôt cessera d'être moqueur pour devenir un sourire de bonté et de paix — il parle des lettres que M^e Isorni reçoit, sans qu'il ait rien demandé. Marcel Aymé, romancier, moraliste, fabuliste, le plus ébouriffant raconteur d'histoires et peintre de notre temps, écrit :

Une connaissance encyclopédique si profonde et si lucide de tout ce qui est du domaine de l'être et des lettres françaises est probablement sans égal, en France, à l'heure qu'il est. Un accord aussi rare de dons exceptionnels, surtout chez un homme encore très jeune, et qui nous a valu des livres de grande valeur, nous fait espérer, pour l'avenir, une œuvre grande et solide qui doit être l'honneur de nos lettres et de notre pays.

Commentaire de Robert Brasillach :

Il a été vraiment très gentil, car il pourrait avoir peur d'être com-

promis et attaqué pour cela. Ce n'est pas M^e Isorni qui lui a demandé d'écrire [...] il a dû inventer cela tout seul, avec son petit air endormi et tête de personne qui n'en fait qu'à sa tête et se moque vraiment des partis et des opinions (Lettre à sa mère, 28 décembre 1944, *Œuvres complètes*, tome IX, p. 253).

Paul Valéry, grand poète officiel, dont les maximes furent frappées en lettres d'or par le Front populaire au fronton du Palais de Chaillot, ne s'est pas déroché, mais avec mesure :

Brasillach témoigne d'un incontestable talent dans l'ordre critique et de vues très originales.

— Moins bien, mais utilisable, dit Robert.

Paul Claudel déclare que « *le talent de Brasillach fait honneur à la France* ». François Mauriac, enfin :

Robert Brasillach est l'un des esprits les plus brillants de sa génération. Si le romancier, chez lui, ne se dégage pas encore de certaines influences, le critique et l'essayiste ont trouvé un accent très personnel, irremplaçable, qu'on peut ne pas aimer, mais qui force l'attention. Il appartient à cette élite de critiques, très peu nombreux dans le journalisme, qui atteignent à se faire lire avec passion. Il ne se perd jamais dans l'abstraction. Un livre, pour Brasillach, ne se sépare pas de l'époque qui le produit. Il le juge donc avec des partis-pris violents, mais c'est cette verve, souvent injuste, qui prête à ses articles un accent irrésistible.

Le meilleur de son œuvre, jusqu'à présent, ce sont peut-être ses souvenirs de jeunesse. Par Brasillach, toute une génération exprime ses goûts et ses dégoûts. On lui doit sans doute les meilleures pages qui aient été consacrées au cinéma entre les deux guerres, et au théâtre d'avant-garde. Chaque génération prend conscience d'elle-même en un très petit nombre d'écrivains. Pour les hommes de droite, Brasillach fut l'un d'eux.

Si la Cour estime qu'il a été, en politique, un disciple passionné, aveugle, que très jeune il a été pris dans un système d'idées, dans une logique implacable, elle attachera peut-être quelque prix à ce témoignage d'un homme, d'un écrivain que Brasillach a toujours traité en ennemi et qui pense pourtant que ce serait une perte pour les lettres françaises, si ce brillant esprit s'éteignait à jamais.

— Très digne, dit Brasillach.

Ces lettres, j'ai le sentiment qu'elles le dopent encore, s'il en était besoin. Ce n'est pas le cas. Il attend l'épreuve avec courage, fermeté, ironie et cette « *agréable et nécessaire excitation* » que donne l'approche du combat.

Parfois, quand je le regarde, j'éprouve un étrange sentiment. Le sentiment qu'il existe deux Robert Brasillach. L'ami supérieur que la vie m'a donné, à moi qui ne le méritait pas, un être intelligent, sensible, grand lettré, mais simple, attentif aux autres, délicat, réservé, pudique et d'un courage de lion sous un visage de jeune poète amoureux des jardins de lumière — et un personnage plus sévère, plus raide, plus austère, qui regarde le premier avec une curiosité froide, en se demandant si le premier va l'épater, s'il sera digne de ce père officier, tué au combat.

C'est peut-être ce qui explique ce mélange de désinvolture et de rigueur qu'il n'affiche pas, mais que l'on devine chez lui quand il parle du procès. On le presse de tous côtés d'avoir des témoins à décharge. J'ai même vu qu'il était question de faire venir Hilaire Belloc, écrivain franco-anglais, ami de Chesterton, qui dialoguait avec Dieu en cabotant le long des côtes du Dorset et des Cornouailles, sur un gros cotre à boute-hors. Robert fait semblant de céder. Oui, oui... peut-être... pourquoi pas ? En vérité il n'y tient pas. Ceux qui seraient capables de parler intelligemment de ses prises de position, d'expliquer comment, par quels cheminements, quelles étapes, ce maurassien assez étroit (lisez ses lettres de guerre *) est devenu un germanophile français, mais plus Français que national-socialiste, sont en prison, ou dans la nature. Pour rien au monde Brasillach ne leur demanderait de risquer leur liberté, leur sécurité, et de pénétrer dans la cage aux fauves afin de l'aider. Benoist-Méchin veut bien venir dire comment le lieutenant Brasillach fut libéré de son *oflag* en 1941, à la demande du gouvernement de l'amiral Darlan, pour prendre la direction du cinéma français. C'est son avocat, M^e Aujol, qui s'y oppose. Alors que son instruction n'est pas encore commencée, il serait stupide d'exciter la bête en lui pro-

* Dans 39-40, *l'année terrible*, Publications FB.

menant un chiffon rouge sous les naseaux. Pas de vagues. Pas de remous. Faisons le mort. Si nous ne voulons pas l'être... Le baron se contentera d'une lettre au président Vidal pour expliquer l'affaire dans les détails. Robert approuve. Pas de témoin !

Il raconte en s'esclaffant l'histoire de Claude Roy. Le "petit" Claude Orland, dit Claude Roy, était en 1935 un jeune intellectuel de vingt ans, classé à l'extrême droite. C'était Thierry Maulnier qui l'avait introduit dans le milieu des fascisants d'Action française. Il collaborait à *Je suis Partout*. Il aidait Brasillach et classait, chaque année, ses feuilletons, articles, chroniques littéraires. Fait prisonnier en 1940, Claude Roy s'évada. Il gagna la zone libre grâce à des copains de *Je suis Partout* et de l'AF. Après quoi, il changea. Il entra dans la Résistance. Ce que l'on peut parfaitement admettre et respecter. En revanche, ce qui s'admet plus difficilement et paraît moins respectable, c'est que Claude Roy se rallia au Parti communiste en 1943. En 1944, il acceptait d'entrer au comité directeur du Comité national des écrivains, chargé de l'épuration de la République des lettres, et aux *Lettres françaises*, l'hebdomadaire littéraire stalinien d'Aragon et d'Elsa Triolet. Cette fois, l'ampleur du retournement peut prêter au sarcasme et au mépris.

Gardons-nous pourtant de juger trop vite. Voici une nouvelle étonnante. Touché on ne sait trop par qui — sans doute par Henri Poulain, secrétaire de rédaction de *Je suis Partout* — Claude Roy se pointe chez M^e Isorni. Conversation. L'avocat lui demande de témoigner sur l'homme Brasillach, ses motivations, sa pensée. Claude Roy hésite. Il bat en retraite, demande à réfléchir et finalement refuse. Rire de Brasillach.

— Ça ne m'étonne pas... Je l'ai toujours dit, depuis quatre ans. Ce garçon n'a aucun cœur, aucun courage.

Nous allons arriver dans la dernière semaine. Sur le calendrier, tracé au crayon, je barre les jours. Il fait de plus en plus froid. Je suis comme tétanisé. Je me sens devenir de pierre. Le malheur est sur nous. Là aussi, des signes existent. Isorni est grippé. Il craint une angine et ne vient plus à Fresnes, pour ne pas arriver aphone à l'audience. Robert s'est fait piquer avec le dernier numéro du *Canard enchaîné*, placé dans une chemise sur laquelle on pouvait lire : *Dossier pour la défense*. Ça ne

prend pas. Il passe au prétoire. C'est le tribunal de la prison, une grande salle nue au parquet briqué au cul de bouteille comme dans la marine. Derrière une longue table couverte d'un tapis vert, siègent le directeur, le sous-directeur, un gardien-chef et un autre gardien qui lit l'exposé du délit *. Son objet se trouve sur la table : une tranche de galantine pour Benoist-Méchin, un coussin chauffant pour François Lehideux, secrétaire d'Etat à la production industrielle, le *Canard* enfin, pour Robert. Tous trois ont été victimes de la même fouille rapprochée. Brasillach explique que, si éloigné qu'il soit du *Canard enchaîné*, il le lisait beaucoup avant-guerre. Aujourd'hui, le *Canard* l'attaque violemment. Connaître ces attaques est utile à sa défense. Et patati, et patata... Cause toujours, tu m'intéresses... Le directeur et ses adjoints écoutent en silence, sans ciller. Verdict immédiat. Interdiction de colis et de visite pendant une semaine... La dernière avant le jugement.

Je l'apprends par un billet, roulé dans un tube d'aspirine vide, que Robert me fait porter par un auxiliaire. Il précise que je ne m'inquiète pas. Tout va bien. Il n'a besoin de rien. La cambuse de la cellule 314 a des réserves. Que faire ? Pas de bavard. Pas de colis. Pas de visite. Il ne peut plus sortir. Je vis dans une guérite de glace, avec des somnolences coupées par des galops du cœur, qui tape comme un oiseau fou, dans sa cage. J'ai besoin d'alcool à crier. Je ne veux pas lire les coupures de journaux qu'on me passe. Je sais ce que je vais y trouver :

Ce sont ces grandes intelligences qui se sont tournées contre nous, les Suarez, les Lauzanne, les Béraud, les Brasillach, qui furent les plus néfastes, et qui doivent par conséquent être châtiées le plus sévèrement sans que la Patrie ait à pleurer la perte de génies qui la desservaient (*L'Aurore*, 19 janvier 1945).

C'est un traître conscient qui, pour servir le maître qu'il choisissait, l'aida à assassiner notre pays. Hitlérien cent pour cent, il a cessé depuis longtemps d'être français (Jacques Debu-Bridel, *Front national*).

On savourera particulièrement cet extrait en sachant que

* J'y suis passé deux fois dans l'été 45 et j'ai pris deux fois quinze jours de mitard.

Debu-Bridel fut formé à l'Action française. Il quitta Maurras en 1924, lors de la scission Valois, et adhéra aux Faisceaux qui voulaient créer un fascisme français. Après l'échec de cette tentative, il revint à l'AF, pour la quitter à nouveau et fonder le Mouvement national populaire et l'Action nouvelle. En 1933, au congrès de ce nouveau mouvement, qui se voulait être un rassemblement des mouvements nationalistes sensibles aux problèmes sociaux, Debu-Bridel déclarait : « *Nous sommes anti-capitalistes parce que nationaux et anti-marxistes... Notre doctrine a ses racines dans le sol du pays. Le terme même de national-socialisme, on le trouve chez un de nos maîtres les plus chers : Barrès (Action nouvelle, 18 août 1933).* » Aujourd'hui, le fasciste, le national-socialiste anti-marxiste Debu-Bridel est d'accord avec les marxistes qui enjoignent aux jurés de châtier Brasillach :

Pas de circonstance atténuante (*Le Populaire*).

On nous objectera peut-être que nous n'avons à reprocher en somme à M. Brasillach qu'un délit d'opinion. Un délit d'opinion de cette sorte, quand l'ennemi est là, cela s'appelle trahison [...] Qu'on ne vienne pas, au nom d'on ne sait quelle sensiblerie, d'on ne sait quel respect du génie, nous dire demain que Brasillach fait partie du patrimoine français et qu'on ne doit pas l'en retirer (Madeleine Jacob, *La France au combat*, 18 janvier 1945).

Enfin ceci, pour la route :

Le verdict laissera augurer du sort réservé à l'homme qui fut le maître de Brasillach : Charles Maurras, le philosophe pervers, le penseur funeste, conseiller de Pétain, Charles Maurras, l'homme le plus néfaste qu'ait connu la France en un siècle.

Ces lignes sont extraites d'un long article non signé, publié par le journal *Libres*, dont le directeur est un certain François Mitterrand, médaillé de la Francisque, comme Maurras.

Il y a, en contre-poids, une lettre d'une mère à son fils, dont j'ai retenu ceci :

Mon Robert chéri,

Le jour approche, le jour si longtemps différé. Je t'ai mis depuis si longtemps sous la protection de nos Saints et de nos

Morts, de la Vierge de Font-Romeu, de nos Protecteurs. Je le dis et je le répète, eux savent et connaissent le fond de nos pensées, ils voient qu'il n'y a jamais eu ni calcul, ni envie, ni haine. Pour être heureux, il nous suffisait de choses bien simples, la santé, l'amour, un peu de beauté, et, ce qui appartient à tous, le soleil, la lumière, la chaleur, et, à nous seuls, nos souvenirs.

Je ne me laisse envahir ni par le désespoir, ni par aucune croyance à des fables trompeuses, je vais droit devant, avec la seule force de mon cœur qui ne craint rien parce qu'il n'a rien à redouter de personne. Ma pensée constante veille à côté de toi, à côté de ceux qui t'ont donné leur amitié, leur affection. Je prie pour qu'ils ne se trompent pas, qu'ils ne s'égarent pas. Toi, tu diras ce qui doit être dit comme ce doit être dit, parce que ceux qui d'en haut te protègent ne te laisseront dire que ce qui est bon pour toi. J'ai confiance, parce que si je n'avais pas confiance, c'est que tout serait mort en moi (*Lettres écrites en prison, Œuvres complètes*, p. 27).

II

Le procès

Dix-neuf janvier 1945. La journée va être longue. J'ai glissé très tôt hors du sommeil pour écouter, dans la nuit, le réveil des "extraits", gibier d'instruction ou d'audience. J'essaye de regarder par l'œilleton. Je n'ai rien vu. Alors a commencé l'attente. J'ignorais qu'elle allait durer jusqu'au six février.

Quand reviennent les semaines anniversaires, j'y pense souvent, à ma façon rêveuse et désordonnée, un monologue de voix intérieures, avec arrêt sur images. Celles qui me viennent, je ne les ai pas vues. Je les ai imaginées après lecture. M^e Isorni raconte :

Derrière la Cour d'Assises, il y a une petite salle réservée aux prévenus. Il attendait, là. Il était un peu blanc. Autour de son cou, il avait noué un foulard de grosse laine rouge, et peut-être était-ce cette couleur vive qui lui donnait un teint si pâle. Les gardes ne lui avaient pas retiré les menottes. J'étais, sans doute, aussi pâle que lui. Nous nous sommes serré la main. Mais, à cet instant, nous n'avions plus rien à dire.

A treize heures, il pénétrait dans le box des accusés (Jacques Isorni, *Le Procès*, p. 14).

A ce moment, Robert lui-même prend le relais. Je le vois, comme je l'ai vu, quand il vint dîner à la maison, en novembre 1943. Il avait tiré une bouteille de bourgueil de la poche de sa canadienne. Le petit poêle-cuisinière ronflait comme une toupie. Il y avait du chevreau rôti à dîner. A table, Brasillach parlait théâtre. Il racontait les Pitoeff, en imitant les accents, avec des rires... Aujourd'hui, c'est encore de théâtre qu'il s'agit. Il raconte la scène...

Quand on entre, on se sent vraiment taureau. Sortant du toril. C'est grand, avec ces lambris de chêne, et, en face de soi, la presse jacassante sur des estrades, les jeunes gens en canadienne, la Madeleine Jacob, laide à faire peur, maigre et noire, l'œil intelligent, les dessinateurs... Face au tribunal, les places assises, les invitations. Sune était au milieu avec Béa. [...] Et, au fond, sur les côtés, partout, les "debout", les amis, les frères, les inconnus, pas mal d'étudiants et d'étudiantes. Ce que la presse appelle "la cinquième colonne". Ceux qui ont crié à la fin : "Assassins" et "A mort les jurés", et qui l'ont crié longtemps dehors. Et puis, des gens surgis du fond des âges, Merleau-Ponty, Jean Effel, des avocats que j'ai connus aux armées. Le président parle d'une voix brève et ennuyée. Isorni dépose des "conclusions préalables" demandant que le Maréchal soit jugé avant moi. On les repousse, naturellement. C'était pour éliminer certaines choses, ne plus avoir à en reparler.

Puis la séance commence. Cela m'avait aussi permis de voir les gens, les choses, de m'éclaircir la voix, en répondant sagement aux questions sur l'identité. Le Président très quelconque. Assez impartial, pour être juste. S'est fait engueuler quasi unanimement par la presse pour être "au-dessous de sa tâche" *. Lit l'acte d'accusation (que le greffier avait lu en ânonnant pour commencer), s'interrompt de temps en temps, et je boule alors sur lui pour placer une tirade, la plus longue possible. J'étais, bien sûr, très préparé à tout, mais on en oublie toujours. Lui aussi, d'ailleurs. Il a négligé de me parler de la LVF. Je n'ai donc pas eu à faire état des services antirusse de De Gaulle. Parfois, des

* Voir plus loin, une rapide revue de la presse du 20 janvier 1945.

“révélations” qui font un gros effet : j’ai dîné à l’Institut allemand avec Jean Giraudoux * j’y ai rencontré Gallimard et Duhamel — de Lattre de Tassigny a signé une ordonnance contre les “traîtres gaullistes”** , etc... Je me précipite toujours dans l’interstice d’une phrase pour parler tant que je peux. C’est ce qui a dû dégoûter le pauvre président qui a, tout d’un coup, bouclé l’interrogatoire.

Pour ma libération de captivité, Isorni a lu la lettre de Benoist-Méchin disant que c’était pour le cinéma et a brandi un numéro de *Ce Soir* *** où Paul Grimault, des dessins animés, parlait de ses “démêlés” avec moi à ce poste. On a attaché une certaine importance à Rive Gauche. J’ai expliqué qu’on y vendait même des livres interdits ****. J’ai lu moi-même les fragments de lettres à Rebatet que Reboul avait déposées au début : “Devons-nous mourir pour que Dantzig reste allemand ? Non. — Je suis Français plus que national-socialiste, etc”. Une véritable aubaine. A se demander pourquoi Reboul avait déposé cette lettre. [...] Pour finir, j’ai raconté l’arrestation de maman. On n’en parle naturellement pas dans les journaux. J’ai dit que j’avais refusé de partir en Allemagne et même en Suisse. Et que si j’avais pu me tromper sur les faits et les personnes, je n’avais rien à regretter des intentions qui m’avaient fait agir. Et que je pensais aux jeunes gens qui avaient cru en moi, qui demain seraient peut-être mobilisés, dont

* Jean Giraudoux (1882-1944). Diplomate, écrivain, auteur dramatique (*La Guerre de Troie n’aura pas lieu*), deux fois gravement blessé en 14-18, hanté par le retour des grands massacres européens, accepta en 1939 de devenir secrétaire général à l’Information du gouvernement Daladier et de diriger la propagande anti-hitlérienne en France jusqu’en mars 1940. Son livre politique, *Pleins pouvoirs*, lui vaudrait aujourd’hui des poursuites pour racisme.

** Le général de Lattre de Tassigny fit partie du Conseil de guerre qui condamna le général de Gaulle à mort en 1940.

*** *Ce Soir*. Quotidien communiste du soir fondé en 1937 par Aragon, qui, le 24 août 1939, y écrivit que le pacte germano-soviétique avait fait reculer la guerre.

**** *Rive Gauche*. Librairie franco-allemande située sur le boulevard Saint-Michel. Le département français était dirigé par Henri Bardèche, le frère de Maurice. On n’y trouvait pas que des livres interdits. Aragon et Elsa Triolet pouvaient aussi s’y acheter normalement.

certains étaient déjà sur le front de Lorraine, et que je savais qu'ils pensaient à moi, que je ne leur avais jamais appris que l'amour de la vie et la confiance dans la vie, et que, dès lors, je n'avais rien à renier de ce qui avait été moi-même. Tout le monde a écouté cela, qui était assez long, dans un très grand silence.

Puis Reboul a plaidé. Il m'a beaucoup ennuyé. Je le trouve ridicule. Plein de mauvaise foi et d'ignorances, s'arrangeant pour qu'on croie que j'ai écrit mes articles les plus germanophiles au moment d'Oradour, par exemple. M'accusant avec violence d'être anti-républicain. Tout ça, à mon avis, bien mauvais, mais ça n'a pas d'importance : il lui suffisait de lire de mes articles adroitement découpés. (Je m'étais servi de ton argument arithmétique *). Les jurés sont en bois. On ne peut rien lire sur leur physionomie. Après ça, suspension, entr'acte d'un quart d'heure. Mireille m'a apporté du café chaud. Puis plaidoirie d'Isorni. Très belle. Il commence en parlant de mon père, mort il y a trente ans. Puis il fait un portrait littéraire flatteur, lit les lettres de Mauriac, Claudel, etc. Passe à la discussion des faits reprochés, légitime la politique de collaboration comme celle du "sauver ce qui peut être sauvé", termine par l'appel aux "purs", aux "militants". C'était très émouvant. Mais je crois que c'était fait d'avance.

La délibération a duré vingt minutes. J'attendais au-dehors. Isorni est venu me trouver pour me dire que "quoi qu'il arrive, il fallait rester ferme et espérer". J'ai compris. Peut-être d'ailleurs ne savait-il rien. Je suis ressorti de mon toril. Le président, pressé, a bafouillé ses "oui, aux deux questions" **, décrété la condamnation. La salle, indignée, a crié. Il a mis sa toque et il est

* « Pendant quatre ans, j'ai fait un article par semaine au moins. Cela représente cinq pages d'imprimé et cela ferait un volume de 1 000 à 1 200 pages. On prend les phrases évidemment les plus violentes et les plus percutantes, celles que rien n'explique parce qu'on a supprimé tout ce qui pouvait les expliquer, et on dit : jugez là-dessus. » (Procès, pp. 66-67).

** « 1) Robert Brasillach est-il coupable, depuis le 16 juin 1940 à la date de la Libération, d'avoir entretenu des intelligences avec l'Allemagne et ses agents, en vue de favoriser les entreprises de toute nature de cette puissance **contre** la France. 2) L'action ci-dessus spécifiée a-t-elle été commise avec l'intention de favoriser les entreprises de toute nature de l'Allemagne, puissance ennemie de la France, ou puissance ennemie de l'une quelconque des nations alliées en guerre contre les puissances de l'Axe.

parti, comme après un mauvais coup. Des étudiants. Des avocats. Je leur ai dit : "C'est un honneur !" Et je le pense. Je te jure que je n'ai pas tremblé un instant. On écoute cela d'ailleurs, comme si l'on croyait à peine que ce soit de soi qu'il s'agit.

Je suis rentré à Fresnes entouré de la considération générale. On m'a mis des chaînes aux pieds qui font un bruit de V¹. Ce matin, j'ai eu le plaisir de voir Mireille assez longuement. Elle m'a montré l'*Argus* de la grande première. Dans l'ensemble, je ne trouve pas cela tellement méchant. La Jacob même n'est pas déchaînée. Mais je dois dire que personne ne proteste comme pour Béraud. *Combat*, qui fait le compte-rendu le plus fidèle, signé d'un juif, Astruc, déclare que "pour la première fois, une impression de dignité s'est établie dans la salle". C'est gentil, ce n'est pas grand-chose si on veut voir les faits en face.

Le pourvoi en cassation n'est naturellement qu'une formalité. Reste le recours. Je ne me fais guère d'illusions. Il est possible, bien que je n'aie *personne* pour me soutenir. Béraud avait les Anglais, son parfait éloignement de tout collaborationnisme, et sûrement des amitiés littéraires. Comme Billy. Je n'ai pas cela. Aucune ambassade étrangère ne s'intéresse à moi. Et les amis littéraires... Il n'y a que ce pauvre Mauriac, qui finit pas être démonétisé à force de faire le "Saint François des Assises", et puis il ne se remuera pas trop pour moi, il n'a guère de raisons de le faire. Cela ne veut pas dire du tout, cher Maurice, que je reste sans espérance. Il y a tout ce qu'on ne connaît pas. Je pense avec tristesse à votre peine et à votre angoisse, à vous, et à ma pauvre maman. Mais il faut d'abord bien se tenir... (Lettres à Maurice Bardèche, *Œuvres complètes*, pp. 285 et suivantes).

Une sentence exemplaire

C'est Benoist-Méchin qui me procura quelques-uns des articles parus le 20 janvier sur le procès, mais longtemps après, alors que circulait déjà un des poèmes les plus connus de Robert Brasillach : *Bijoux*

*Je n'ai jamais eu de bijoux,
Ni bagues, ni chaîne aux poignets,
Ce sont choses mal vues chez nous :
Mais on m'a mis la chaîne aux pieds.*

*On dit que ce n'est pas viril,
Les bijoux sont faits pour les filles :
Aujourd'hui comment se fait-il
Qu'on m'ait mis la chaîne aux chevilles ?*

*Il faut connaître toutes choses,
Etre curieux du nouveau :
Etrange est l'habit qu'on m'impose
Et bizarre ce double anneau.*

*Le mur est froid, la soupe est maigre
Mais je marche, ma foi, très fier,
Tout résonnant comme un roi nègre,
Paré de ses bijoux de fer.*

29 janvier 1945

Je suis moins indulgent que Robert à la lecture de la presse. Le portrait que l'on trace de lui est peu flatté. Edouard Helsey écrit dans *Le Figaro* :

Maigre, comme rapetissé dans son pardessus trop large, les mains toutes menues débordant à peine des manches, Robert Brasillach, quand le garde le fait asseoir au banc des accusés, n'est plus le garçon jovial, avantageux, bruyant et péremptoire que nous avons connu. C'est un collégien pris en faute, sur le point de comparaître devant le proviseur.

Il a fait soigneusement toilette. Il porte une belle cravate grenat dans un grand col blanc. Ses tempes sont tondues de frais. Des mèches très noires soulignent la pâleur de son front. Le regard, extrêmement mobile derrière les grosses lunettes d'écaille, marque moins d'inquiétude que de curiosité.

On oublierait, à lui voir l'air si jeune, le rôle qu'il a joué depuis sept ou huit ans et qu'une accusation capitale pèse sur lui [...]. On se rappelle, non sans un sentiment de tristesse, le normalien d'avant-guerre, ami du "canular", un tantinet fumiste, qui se

piquait de ne rien prendre trop au sérieux et qui jonglait joyeusement avec les idées.

Mais les idées ne sont pas des jouets. Elles blessent et, souvent, elles tuent (20 janvier 1945. Comme toutes les autres coupures).

Assis dans un angle mort, sur les marches d'un escalier qui va d'un étage à l'autre, je fais la lecture à quatre ou cinq clampins, en vadrouille comme moi, et commente, agressif :

— Helsey, lui, il peut jongler avec ses idées, il ne risque rien. Il ne se fera pas de mal... Comment peut-il à la fois considérer Brasillach comme un “fumiste” et parler du rôle qu'il a joué depuis sept ou huit ans ? Vous avez bien entendu, les gars ! Sept ou huit ans ! Ce qui signifie que M. Helsey, du *Figaro*, reconnaît que l'intelligence avec l'ennemi commence quatre ans avant la guerre et qu'on juge sur les positions politiques que nous avons pu prendre dès 1936.

Ecrasés par cette puissante dialectique, les clampins hochent douloureusement la tête. Je passe à Madeleine Jacob, dans *Franc-Tireur* (« *Tireur, peut-être, mais franc, sûrement pas !* » Rires) :

Petit. Une tête d'intellectuel moderne. Il n'aurait pas paru dépay-sé à l'ombre des grands arbres de l'abbaye de Pontivy [*sic. Pour Pontigny*]. Le visage est presque enfantin. Il zézaie légèrement. Du sang froid. Mieux, de la sérénité mêlée d'un brin d'insolence. Il a le sens des responsabilités. C'est le sentiment qui lui vaut d'être là où nous le voyons. De bien grands mots vont être prononcés sur son talent : génie, patrimoine artistique français, le plus grand écrivain de notre époque... Il ne faudrait tout de même rien exagérer et il nous semble que les certificats de parfait littéraire et de profond essayiste que lui ont décernés pour cette audience MM. Marcel Aymé, Paul Valéry, Paul Claudel et... François Mauriac, déplacent le débat.

Ce n'est pas l'écrivain qu'on juge ici. C'est le journaliste polémiste, le dénonciateur politique [...] c'est l'apôtre du fascisme, issu de la doctrine maurrassienne, c'est l'anti-tout, l'insulteur de la Résistance et de ses chefs, le contaminateur de toute une partie de la jeunesse, le collaborateur de qualité...

Sa coreligionnaire de *L'Aurore*, Francine Bonitzer (future

épouse Lazurick), quoique n'ayant pas le même talent que la Jacob, a trempé sa plume dans le même encrier :

La salle débordait littéralement. C'était prévu. L'accusé est sans conteste l'une des grandes vedettes littéraires de la "Collaboration".

On eut l'impression pourtant que, poussé dans le box d'où il devait affronter tant de monde, il reçut le même choc que le fauve lancé dans un cirque. On voyait une boule monter et descendre le long de son cou et de ses mains aux doigts courts il s'agrippait au rebord. Peu à peu, il reprit son calme, sa voix se fit plus ferme. Il semble que de sa personne soit banni tout le charme de ses œuvres, la délicatesse, la légèreté, la tendresse. Des lunettes rondes dans une face ronde, une bouche dont un coin tombe plus que l'autre, la taille est petite mais le buste large, la parole est heurtée, son ton sec.

M^{me} Bonitzer n'a pas entendu le léger zézaïement dont parle M^{me} Jacob. M. Vico, du *Populaire*, ne retient pas la parole heurtée et le ton sec qui frappe M^{me} Bonitzer.

Brasillach parla pendant près de trois heures avec éloquence pour dire qu'il ne regrettait rien et l'on en était à se demander si c'était bien lui l'avocat général, quand M. Reboul, commissaire du gouvernement, commença son réquisitoire :

— Nous avons, dit-il, la sottise d'être des démocraties et la stupidité de bannir les procès d'opinion. Je ne vous ferai pas de procès d'opinion, mais le procès de votre trahison.

La tâche était facile quant aux résultats. Elle fut remplie, disons-le, avec talent et avec grandeur. Que pouvait, après cela, le défenseur de Brasillach, M^e Isorni ?

Sa plaidoirie, s'évadant d'une routine qui paraissait vouloir s'installer à la Cour de justice, fut d'une belle élévation de pensée. Elle se sauva pas l'accusé parce qu'il ne pouvait être sauvé.

M. Mauriac avait, cette fois encore, apporté sa contribution charitable. Elle fut sans effet sur les jurés.

Comme M. Vico, P.-J. Launay reproche, dans *Libération*, leur démarche à M. Mauriac et à M. Claudel.

Il ne s'agissait pas de juger un poète ni un romancier et l'on a pu

s'étonner que M. Mauriac et M. Claudel aient encore augmenté la confusion par le secours écrit qu'ils ont apporté à la défense. A quel degré d'infamie le génie aurait-il donc donné droit si le talent, le talent seul, peut servir de circonstance atténuante ?

L'Humanité est encore plus direct. Plus question de poésie ni de roman. « *Ce sont ces violentes polémiques qui justifient l'inculpation de "l'abject Brasillach". C'est un fasciste, un antisémite, un anticommuniste.* »

Enfin la Cour rapporte le verdict, la mort pour Brasillach qui paie ainsi ses crimes odieux. "C'est un honneur", a-t-il le front de s'écrier, après avoir signé son pourvoi.

Bien que quelques énergumènes, qu'on n'a malheureusement pas tous arrêtés séance tenante, l'approuvent bruyamment, ce n'est pas l'avis du peuple de France qui règle aujourd'hui avec Brasillach un compte ouvert depuis longtemps.

C'est vrai que le président Vidal aurait mieux fait de rester couché. Il n'a pas plu aux journalistes. *L'Huma* écrit :

Le pauvre président Vidal poursuit l'interrogatoire avec une mollesse sans égale.

Francine Bonitzer note dans *l'Aurore* :

Le président Vidal commence l'interrogatoire ou, plutôt, il donne la parole à l'accusé car c'est en fin de compte ce dernier seul qui dirige les débats. [...]

— A mon sens, dit-il, Reynaud, Blum, Mandel, Daladier ont poussé la France dans une guerre pour laquelle elle n'était pas préparée.

M. Vidal n'a guère de répartie [...]. Malgré tout, c'est la peine de mort. Dans la salle, des cris s'élèvent : "Assassins". On suggère au président de garder les issues et de vérifier les identités, mais déjà affolé, saisissant précipitamment sa toque, il gagnait la sortie en courant.

Madeleine Jacob est plus acerbe encore :

L'interrogatoire est conduit par le président Vidal avec une cer-

taine indigence d'intérêt intellectuel. On dirait que ces débats le dépassent. Il glisse dès que la situation laisse prévoir un danger de discussion politique ou philosophique pour laquelle il ne se sent pas équipé. Visiblement, il regrette les petits lampistes qu'il a accoutumé [*sic*] de juger et qui, eux, ne coupent pas les cheveux en quatre. [...] L'énoncé du verdict est salué par des cris : "C'est un scandale ! Assassins ! » poussés par la 5^e colonne. Le président Vidal fait demi-tour et s'en va. Il n'aime pas les complications.

Dans l'article du *Figaro*, Edouard Helsey évoque encore la péroration du réquisitoire de M. Reboul :

— On parlera des droits de la Justice. Oh ! la Justice... Il y a le pays. C'est en toute sûreté de conscience que je requiers contre vous la peine de mort.

Brasillach écoute sans broncher, mais il lui faut prendre sur lui pour garder son calme, et l'on vit un peu d'écume lui blanchir soudainement les commissures des lèvres.

M^e Isorni, pour sauver la vie de son client, tentera vainement un courageux effort. Il veut émouvoir le jury en rappelant que le capitaine Brasillach, le père de l'accusé, fut tué, il y a juste trente ans [...]. Il parle du grand talent de l'accusé en qui l'on avait le droit d'attendre un écrivain de très grande classe. [...] Mais ce langage semble de l'hébreu pour les jurés, immobiles, comme des accessoires peints en trompe-l'œil sur une toile de fond. Sans doute ont-ils connu *Je suis Partout*. Faute de tenir un Laubreaux, un Cousteau, un Lesca ou un Rebatet, tous en fuite, ils feront payer celui qui est là. M^e Isorni perdra sa peine et son temps à s'efforcer de les fléchir. Son ardente sincérité, ses appels à la clémence, à la réconciliation, remueront peut-être l'auditoire. Les juges y sont imperméables. Et le verdict de mort qu'ils rapportent ne surprend personne. Dès le début de l'audience, on le regardait comme acquis.

Le condamné l'accueillit avec une certaine crânerie. Il eut la force de sourire aux amis qui se pressaient pour lui serrer la main. Il a toujours soutenu qu'un chef devait se tenir pour responsable et il se regardait comme un chef.

— C'est une honte, lui dit quelqu'un en guise de condoléances.

— Mais non, fit-il, c'est un honneur.

Pauvre benêt de garçon bien doué, mais sans jugement, que le goût

de briller et le sectarisme auront finalement fait tomber comme un soldat de l'ennemi. Hélas ! N'est-ce pas un grand malheur, lorsqu'on a l'esprit léger, de naître en des temps difficiles ?

« *Pauvre benêt... sans jugement... le goût de briller... le sectarisme... soldat de l'ennemi... esprit léger...* », en quelques lignes, tous ces mots choisis pour achever l'adversaire à terre me révoltent et m'accablent tout à la fois. Entouré de quelques copains devenus silencieux, j'ai la révélation que notre avenir, si tant est que nous ayons encore un avenir, ne sera pas semé de roses... Nous sommes entrés dans un tunnel étroit et sombre, où nous aurons à peine la force de tenir debout, et dont nous ne verrons peut-être jamais la fin.

Mes vingt-cinq ans cabrés ne demandent ni indulgence, ni clémence, ni pitié, ni pardon. Pardon de quoi ? D'avoir pressenti, presque physiquement, en 1939, que si nous faisons la folie de déclarer la guerre à l'Allemagne nationale-socialiste, essentiellement parce qu'elle était nationale-socialiste, cette guerre nous serait fatale ? D'avoir vu, comme dans un cauchemar, une hallucination prémonitoire, que la France qui en sortirait en serait plus tout à fait la France... Ni pour elle-même... Ni pour les autres ? Demander pardon d'avoir découvert, dans les tumultes et les fièvres de la jeunesse, une vérité historique qui allait se confirmer durant un demi-siècle, quels que fussent les oripeaux dont on ait voulu l'habiller, moins pour la parer que pour la cacher ? Non jamais.

Ce que nous aurions pu espérer, en revanche, c'est un peu d'équité et de compréhension. Cet article paru dans le journal de François Mauriac suffit à nous montrer qu'il n'y faut pas songer. Comme nous disons : « *Faut pas rêver, mec !* » Alors, pour nous remonter le moral, je termine ma revue de presse par le préambule de l'article d'Alexandre Astruc, dans *Combat* :

Hier après-midi, Robert Brasillach s'est présenté devant la Cour de justice de la Seine pour crime d'intelligence avec l'ennemi. Il a été condamné à mort. Et, bien que de nombreux hommes aient déjà comparu, on est forcé de constater que c'est la première fois que régnait dans cette salle une atmosphère de dignité.

Pas un seul instant au cours de ce procès, Brasillach n'abandon-

nera une attitude fière. Il ne tremble pas. Il n'essaye pas d'attendrir les jurés par des platitudes ou des larmes. Il dit bien en face qu'il a pris toutes ses responsabilités.

— Refile-nous-en un petit coup, disent les gars.

Je recommence. Ce sont des mots qui font du bien. Ils consolent des injures et du mépris. Je ne me fais pourtant pas d'illusions. Même Alexandre Astruc — d'origine juive, de religion protestante, mais frotté de maurrassisme — ne trouve rien à redire au verdict. Comme Madeleine Jacob, comme Francine Bonitzer, comme Jacques Vico, comme le rédacteur anonyme de l'*Humanité*, il trouve la sentence exemplaire.

Je regagne ma cellule en vacillant, comme si j'avais trop bu. Je voudrais bien. Mes compagnons me regardent par en dessous. Ils me trouvent un drôle d'air. Je ne mange rien. Je n'ai pas faim. Je suis comme barbouillé. J'ai le cœur sur les lèvres et le corps dans un étau. Je me couche. J'attends l'extinction des feux et le sommeil des autres. Quand ça ronflote, je me relève. Je m'agenouille, la tête dans l'angle que font les murs. Je prie. Je ne sens pas le froid et ses échardes. Je prie je ne sais trop qui, un barbu sur un nuage, un Dieu cruel et jaloux, un Dieu bon et miséricordieux, le Christ, les bras en croix, cloué sur ses madriers, pour avoir dit : « *Aimez-vous les uns les autres...* ». Qu'importe. Je ne connais pas de prière mais je prie et à Lui je demande pitié.

III

La mise à mort

Je viens de le voir... Une minute... Dans sa cellule de condamné à mort, la 77, au rez-de-chaussée de la première division, quartier de la Haute Surveillance... J'en suis encore retourné, essoufflé, sans jambes, K.O. debout. L'émotion et la peur mêlées... Si je m'étais fait piquer, c'était directo le mitard, quinze jours, le plus bas tarif, sans attendre le prétoire... le flag tentiaire dans toute sa beauté.

Heureusement Yoyo Prade avait monté l'affaire de main de maître. Il fallait d'abord attendre qu'Arsène-le-Nantais, le maton le plus à la coule du secteur, qui marchait au paquet de *Lucky Strike* comme d'autres au clairon, fût de service à la HS, pendant les heures vides du début de l'après-midi. Arrive le créneau. Le Service social me fait extraire à quinze heures. C'est Arsène en personne qui vient me chercher. Impassible, immobile, massif comme un bonhomme de pierre de l'île de Pâques, il porte la bâche en arrière et la visière fait comme une auréole à son gros visage bouffi, cuivré à l'aramon redoutable.

— Faut se magner, dit-il.

Je lui file le train. Nous plongeons dans le dernier escalier. Trois étages. Le rez-de-chaussée. Il tend la main, épaisse et large comme un jambon. Je lui donne les cigarettes promises. Coup de sabord à droite. Coup de sabord à gauche.

— Vite !

Nous traversons en ouragan le couloir central. Clic-clac. La lourde. J'entre en bolide. Je vois d'abord l'ampoule murale allumée, jaune dans le jour gris. Robert est assis au bord du lit de fer, les mains sur les cuisses, comme s'il conversait avec quelqu'un, mais il n'y a personne. Il paraît d'une grande sérénité. Il sourit. Son visage est comme éclairé de l'intérieur mais baigné aussi d'une lumière qui vient on ne sait d'où.

C'est à peine si je remarque qu'il est fringué clodo, avec des chandails empilés, une veste de bure étriquée, aux manches trop courtes, un falzar de charpentier de marine, ou de zouave, en bure également, fermé par des boutons sur le côté des jambes. Une chaîne de fer, rivée d'une cheville à l'autre, l'entrave. Pour marcher il la soulève, à l'aide d'une ficelle nouée en son milieu et retenue à la taille.

Robert se redresse. Surpris, presque effaré, comme s'il doutait de la réalité de ce qu'il voit. Je le regarde, bouleversé et muet. Je tombe à genoux. J'essaye sans y parvenir de m'empêcher de sangloter. Je dis des mots sans suite, n'importe quoi :

— Ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible.

Je lui embrasse les mains. Il me repousse, doucement :

— Allons, Well...

Il sourit toujours, d'un sourire de vitrail. Il a un regard lumineux, attendri, d'une humanité qui n'est plus seulement humaine.

— Ça suffit, dit Arsène. On ne va pas passer la nuit.

Je me relève péniblement... C'est comme si j'avais pris une dérouillée sauvage.

— Robert...

Il fait un geste de la main. Toujours ce sourire. Je m'en vais, de guingois, cassé, rincé, vidé... Je l'ai vu... J'ai vu qu'il était déjà ailleurs... Qu'il avait déjà franchi le miroir, la frontière... J'ai vu... Et pourtant, de toutes mes forces, de toutes les forces de la vie, de la jeunesse, de l'amitié, de l'espérance, je refuse de croire à ce que je viens de voir. Je refuse d'admettre l'inéluc-

table. Je refuse de reconnaître l'évidence. Je m'arc-boute pour résister au malheur qui vient. C'est cela que voulaient dire sans doute ces « *Ce n'est pas possible* », dans mon subconscient, dans mon inconscient, que sais-je ? dans mon cœur, dans mon âme, dans cette partie mystérieuse de vous-même, où des voix étrangères, inconnues, des voix que vous entendez pour la première fois, se mêlent soudain à la vôtre, le plus familièrement qui soit.

« *Ce n'est pas possible* »... Comme le naufragé à l'épave, je m'accroche à tout ce qui peut me prouver que rien n'est encore définitif. Dehors, des gens sont comme moi. Ils nient la fatalité. Ils croient que ce n'est pas encore fini. Des mouvements de solidarité pour la défense de la vie de Robert Brasillach s'organisent spontanément. Marcel Aymé est un de ceux qui se remuent le plus. La nouvelle me réconforte. J'y vois comme une faveur. Il est depuis toujours le romancier contemporain que je préfère. Je crois que j'ai tout lu de lui : *Travelingue*, *La Belle Image*, *La Vouivre*, *Le Bœuf clandestin*, *La Jument verte*, *Maison basse*, *Gustalin*, *Gustalin* surtout, que je tiens pour le chef-d'œuvre. J'ai transporté ce livre partout, avant la guerre, pendant la guerre, sous l'Occupé, dans mon sac de griveton, ou ma valochette de bohémien, celle en carton marron qui s'ouvrait par les charnières et qu'une vieille chambre à air de bicyclette, utilisée comme une sangle, tenait fermée... *Gustalin*, j'aurais pu en réciter des pages : l'arrivée de l'oncle Victor et de la tante Sarah à Chesnevailles, un village du Jura, près de la route de Poligny ; et Marthe, la brune aux yeux de feu, qui voulait vivre à la ville ; et Hyacinthe, dans le jardin, avec la Janette Bonpain, la petite fille de Bonpain-Tatoué ; et Museau, le chien, qui me consolait de celui qu'on n'avait jamais voulu me donner... *Gustalin*... L'intervention de l'auteur de *Gustalin*, à la tête de la croisade pour Robert, je la reçois comme un message personnel, et bénéfique.

Rien ne permettait de l'imaginer. Quoique ayant donné des nouvelles et des romans, en feuilleton, à *Je suis Partout*, Marcel Aymé ne partageait en rien les idées et les sentiments de Brasillach, Rebatet, Cousteau et leur premier maître à penser, le futur académicien Pierre Gaxotte, aujourd'hui prudemment en

réserve des feux de peloton. Aymé n'était en rien fasciste, ni fascisant, ni même "de droite". Au contraire. S'il s'était moqué de la bourgeoisie et des intellos du Front Popu (dans *Travelingue*), il n'en était pas moins de gauche, républicain, libéral, dreyfusard, démocrate, mais sans illusions sur les hommes et les vertus de l'élection ; plus sensible à la cocasserie et au chagrin qu'aux leçons de morale ; plus tenté par la pitié que par l'anathème.

En 1945, Marcel Aymé a 43 ans. Il ne s'est jamais engagé. Lucide, méfiant, solitaire et silencieux, anar à tendances réac, détestant les partisans, le voilà pourtant qui descend son avenue Junot, retrousse ses manches, entre dans une bagarre terrible où il n'y a que de méchants coups à prendre, pour venir au secours d'un homme enchaîné qu'il ne connaît pratiquement pas. Pour nous, les réprouvés, nationalistes au ban de la nation, Français rejetés par la France, c'est comme une douce pluie d'avril sur nos cœurs brûlés. Marcel Aymé est avec nous !

Plus tard, de sa voix tranquille, sans effet, sans faire d'épates, il a raconté son combat pour Brasillach :

Une pétition circula en sa faveur et réunit les signatures de nombreux écrivains et artistes. Parmi ceux que je sollicitai personnellement, un seul refus, ce fut M. Picasso, le peintre. Comme je lui demandais, avec toute la déférence à laquelle il est accoutumé, de signer cette pétition pour le salut d'un condamné à mort, il me répondit qu'il ne voulait pas être mêlé à une affaire qui ne le regardait pas. Sans doute avait-il raison. Ses toiles s'étaient admirablement vendues pendant l'Occupation et les Allemands les avaient fort recherchées. En quoi la mort d'un poète français pouvait-elle le concerner ? [...] La vie d'un poète était peu de chose et infiniment moins qu'un témoignage de satisfaction du parti communiste. (*Le Crapouillot : Les pieds dans le plat*).

Avec la même joie, naïve mais revigorante, la même fierté chargée de reconnaissance, j'apprends que Jean Anouilh, aussi, s'est mobilisé. Encore un cadeau de la Providence, que nous n'aurions pas osé espérer. Je me rends bien compte de ce que ces mots ont de puéril, mais ils traduisent exactement ce que j'éprouve. Si Marcel Aymé fut le romancier de ma jeunesse,

Jean Anouilh en est l'auteur dramatique. En bon fils d'instituteur et en amateur de disciplines sportives, j'ai mon classement : 1) Jean Anouilh ; 2) Marcel Pagnol ; 3) Sacha Guitry ; 4) Jules Romains ; 5) Loin derrière, Marcel Achard, Jean Sarment, etc. Je n'apprécie guère Giraudoux (à part *La Guerre de Troie...*). Je suis imperméable à Claudel (on voit que je suis loin des goûts de Brasillach). Marcel Aymé n'a pas encore écrit de pièces. Anouilh est en tête.

En 1942, alors que j'étais soldat en zone libre, j'ai passé clandestinement la ligne de démarcation et brûlé le dur à Châtelleraut (pris le train sans ticket, la fraîche étant comptée), pour venir voir *Eurydice* et, plus que Monelle Valentin et Alain Cuny, c'étaient Jean Dasté dans le rôle du père et Alfred Adam dans celui de Dulac, l'imprésario, qui m'avaient transporté. Mon goût pour le comique déchirant, sans doute...

En 1944, il n'y a pas encore un an, je me souviens d'*Antigone*, à l'Atelier, à la lumière du ciel, grâce au toit ouvrant, à cause des coupures d'électricité, pièce vue en épisodes, tant les représentations furent hachées par les alertes.

— Tout le monde aux abris, disait Boverio, qui faisait le chœur antique, à lui tout seul.

Nous, nous préférons rester sur la petite place Dancourt, le nez en l'air, à regarder les houppettes de la Flak, encadrant les bombardiers américains. Quand ils étaient touchés, une partie de la foule applaudissait.

Anouilh a aussi raconté sa démarche :

Le jeune homme Anouilh que j'étais resté jusqu'en 1945 * est parti mal assuré (il y avait de quoi en ces temps d'imposture) mais du pied gauche pour aller recueillir les signatures de ses confrères pour Brasillach. Il a fait du porte-à-porte pendant huit jours et il est revenu vieux chez lui (*Paris-Match*, 2 février 1952).

Les deux autres chefs collecteurs sont Thierry Maulnier, un non-chrétien convaincu, et François Mauriac, un catholique, on pourrait dire professionnel. Pour Thierry Maulnier, cela semblait normal : l'amitié qui le lie à Robert remonte à l'École.

* Jean Anouilh était né en 1910.

C'est en travaillant tous les deux à l'*Etudiant français*, un petit journal royaliste, que Jacques Talagrand devint Thierry Maulnier. Ils écrivirent ensemble à *L'Action française* où le vieux Maître, que l'on disait si enfermé, n'avait pas hésité à confier la page littéraire à des gamins de vingt-trois ans. Jusqu'à la guerre, leurs courses avaient été parallèles, Brasillach à *Je suis Partout*, Maulnier à *L'Insurgé*. Mais la guerre était venue, l'Occupation, la guerre civile. Beaucoup d'amitiés ne résistèrent pas à l'épreuve. Si éloigné qu'il fût de Robert "collabo", Thierry Maulnier demeura fidèle au petit prince de la rue d'Ulm. Dans l'hiver 45, quand on était un journaliste-écrivain de droite, cette fidélité exigeait beaucoup de courage et de nerfs.

Brasillach me tient au courant par des billets, toujours roulés dans des tubes pharmaceutiques. Ils me furent confisqués, lors d'une fouille de cellule, mais j'en ai retrouvé l'essentiel dans les lettres à Maurice Bardèche :

La pétition d'artistes marche doucement. Marcel Aymé qu'il faudra, comme Thierry Maulnier, classer parmi les nonchalants actifs et amicaux, se démène lui aussi. Il a vu Picasso, qui ne veut signer qu'avec accord du Parti. Alors Marcel Aymé a vu Cachin, qui m'est, paraît-il, favorable, mais n'ose rien *. Pour Colette (tu sais, ô honte sur elle ! qu'elle ne voulait rien faire), c'est Anouilh qui a vu Cocteau, lequel l'a fait signer. Toujours des tas de lettres, déchirantes, de prisonniers. Mes anciens camarades de l'Oflag VI font deux pétitions, l'une à de Gaulle, l'autre à Frenay **. On me dit que les Khâgneux de Louis-le-Grand ont donné à notre Khâgne *** le nom de "Khâgne Robert Brasillach". Il doit s'agir d'une minorité, bien sûr, mais le Quartier serait-il déjà, selon la plus sainte tradition, en train de

* On s'aperçoit que les deux versions diffèrent dans les détails. Marcel Aymé ne mentionne pas Cachin. J'ai tenu à les donner toutes les deux, pour montrer comme il est difficile de saisir les souvenirs...

** Henri Frenay. Un des fondateurs de l'Armée secrète. En 1945, ministre des prisonniers et des déportés dans le gouvernement de Gaulle.

*** La "Khâgne" est la classe où l'on prépare l'examen d'entrée à l'Ecole normale supérieure.

passer dans l'opposition ? Enfin, tu sais que tout s'agite, que la chaîne des amitiés se forme. Sera-t-elle capable de tenir ? Et puis tant de gens ont peur... (*Œuvres complètes*, tome IX, p. 298).

Pour François Mauriac, c'est tout différent. Mauriac, adversaire et même ennemi de Maurras et de l'AF, défenseur des Rouges espagnols, chantant le gloire du Général après avoir vénéré le Maréchal (« *Ce vieillard était délégué vers nous par les morts de Verdun et par la foule innombrable de ceux qui, depuis des siècles, se transmettent ce même flambeau que viennent de laisser tomber nos mains débiles* », *Le Figaro*, 3 juillet 1940), Mauriac fut pendant quelque dix ans la cible, la tête de turc de Robert Brasillach. Arrive le procès. Mauriac écrit une lettre d'une grande noblesse. Il reçoit la mère du condamné. Il va faire le siège du général de Gaulle. Il entraîne un certain nombre d'académiciens à signer la pétition. Son préambule est aussi bref et limité que possible :

Les soussignés se rappelant que le lieutenant Brasillach, père de Robert Brasillach, est mort pour la patrie le 13 novembre 1940, demandent respectueusement au général de Gaulle, chef du gouvernement, de considérer avec faveur le recours que lui a adressé Robert Brasillach condamné à mort le 19 janvier 1945.

Il retient soixante-trois noms. Certains sont célèbres ; d'autres connus. Citons-en quelques-uns : Paul Valéry, Jérôme et Jean Tharaud, Georges Duhamel, Louis Madelin, Emile Henriot, Henry Bordeaux, Georges Lecomte, Claude Farrère, Paul Claudel, François Mauriac, le prince et le duc de Broglie, le duc de La Force, Daniel Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Gabriel Marcel, Roland Dorgelès, Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, André Derain, Maurice Vlaminck, Gustave Cohen, Charles Rist, Thierry Maulnier, Max Favalelli, Jean Anouilh, Jean-Louis Barrault, Charles Dullin, Jacques Copeau, Georges Desvallières, André Obey, Rueff, Monseigneur Bressolles, l'Amiral Lacaze, Jacques Bardoux, membre de l'institut, grand-père de Valéry Giscard d'Estaing. Claude Roy avait signé. Il a repris sa signature.

Dans sa cellule, Brasillach écrit :

Je remercie les intellectuels français, écrivains, savants, artistes, musiciens, universitaires, qui ont bien voulu formuler un recours en grâce en ma faveur. Il en est dont les travaux et l'activité sont fort éloignés des miens et qui auraient pu se montrer indifférents. Nous ne nous connaissons pas personnellement, et je leur en ai d'autant plus de gratitude. Pour certains autres, il m'est arrivé, dans le passé, de me montrer particulièrement sévère et je n'avais rien fait pour mériter leur appui. C'est chez ceux-là que j'ai trouvé les défenseurs les plus ardents et ils ont ainsi montré une générosité qui est dans la plus grande et la plus belle tradition des lettres françaises. (Isorni, *op. cit.*, édition de 1956, p. 218).

Il laisse dans ses *Instructions au sujet de mes livres* cette note :

Je désire qu'on supprime des *Quatre jeudis*, si jamais on le réédite, ce que j'ai dit de François Mauriac, et aussi, ça et là, de *Notre avant-guerre*. 30 janvier 1945 (*Euvres complètes*, tome VIII, p. 91).

« *La vie s'écoule entre mes doigts...* »

J'ai encore vu Robert Brasillach deux fois, mais de loin, après avoir dépassé la table des colis, l'air dégagé, comme un qui flâne et qui pousse en avant, sans penser, jusqu'à ce que le maton se rue, la clé en main, comme un coup de poing américain, en hurlant de foutre le camp, et vite... Deux fois, un instant, j'ai vu son visage s'encadrer dans le rectangle du guichet. La dernière fois, son sourire était si lointain, et triste, que j'ai senti l'angoisse couler lentement en moi, comme du plomb fondu, épais, lourd et glacé. « *Du plomb fondu glacé, c'est rare* », me disais-je, pour essayer de rire. Mais je ne riais plus.

Je suis repassé par le Service social. J'étais tout pâle. Je me

suis assis sur un matelas plié, transformé en fauteuil. Yoyo m'a filé, en cachette, un fond de quart d'armagnac. Je crois que j'aurais pu siffler une demi-bouteille, tant j'étais froid dedans.

Nous sommes au début de février. Robert ne correspond plus. Avec moi, tout au moins. Ce qui arrive, on ne sait comment, ce sont des poèmes, ou des fragments de poèmes, toujours datés :

*La vie s'écoule entre mes doigts...
Ce n'est pas une image en somme,
La vie s'écoule entre mes doigts,
Je sens l'eau qui fuit de mes paumes .*

.....
*En quelques jours brefs et étranges,
Plus riches qu'aucun jour passé,
En quelques jours brefs et étranges,
Toute la chance est entassée.*

25 janvier 1945

ou :

*Au berceau de l'enfant Honneur
On a vu deux fées apporter
Leurs présents pour l'enfant Honneur
Le courage avec la gaieté.
— A quoi, dit-on à la première,
Sert un présent comme le vôtre ?
— Presque à rien, répond la première :
A donner du courage aux autres*

*— L'autre, dit-on à la seconde,
N'est-il pas de trop pour l'Honneur ?
— Un enfant, répond la seconde,
A toujours besoin d'une fleur.*

30 janvier 1945

Des histoires circulent, provenant du Palais, colportées par les avocats et que la caisse de résonance de la prison amplifie. Le procès a été rapide (moins de cinq heures). La délibération a été courte (vingt minutes). Néanmoins le président Vidal aurait eu beaucoup de difficultés à faire voter la mort. Il en a fait la

confiance à plusieurs personnes. Après la plaidoirie de M^e Isorni, qui décoit un peu à la lecture, mais que les témoins trouvèrent admirable et bouleversante, les jurés étaient très émus et hésitants. Il aurait fallu les bousculer, les mettre brutalement devant leurs responsabilités et les conséquences de leur décision :

— C'est la mort ou l'acquittement, mesurez l'effet ! *

Avis de Georges Prade :

— Dans ces conditions, de Gaulle va gracier.

Il y a aussi le coup abject d'*Ambiance*. Sous ce titre charmant se cache un périodique d'influence, proche de la LICA, la *Ligue internationale contre l'antisémitisme*. Son directeur est un certain Jean Pierre-Bloch. Chasseigne nous renseigne. C'est un ancien député socialiste de l'Aisne, employé du *Populaire*, franc-maçon, intrigant, vénéneux, remuant. Interné, puis évadé, il était passé à Londres, puis à Alger pendant l'Occupation. Philippe Henriot en avait parlé dans une de ses allocutions à la radio :

Pierre Bloch, à Mussidan, me racontait son évasion et, la voix chargée d'émotion, me déclarait que le Maréchal était la chance providentielle de la France (*Editoriaux*, n° 5, p. 24, 10 mars 1944).

Aujourd'hui, Bloch voue une haine féroce à tout ce qui fut, de près ou de loin, la France du Maréchal. La tâche la plus urgente pour lui est d'épurer, épurer jusqu'à l'os. C'est sans doute pourquoi, le 17 janvier 1945, soit deux jours avant le procès de Brasillach, *Ambiance* est paru, avec, en couverture, une photographie où l'on voit, devant un char, Claude Jeantet, rédacteur en chef du *Petit Parisien*, Robert Brasillach et Jacques Doriot. L'ancien député communiste du Rayon de Saint-Denis, devenu le chef du PPF (Parti populaire français), était demeuré très en réserve après l'armistice. Condamnant le pacte germano-soviétique, il changea d'allure en 1941, quand l'Allemagne nationale-socialiste se mit en marche à l'Est. Alors il participa à

* Voir Raymond Aron, *Histoire de l'Épuration* (tome II, p. 243) et la déclaration de Jacques Isorni, reprise par Charles-Ambroise Colin dans : *Un procès de l'Épuration* (Ed. Mame, 1971, p. 193 et 199).

la fondation de la LVF (Légion française contre le bolchevisme) et s'y engagea. Ancien combattant de 14-18 (une citation au chemin des Dames, en 1918), il porte donc l'uniforme allemand. Une légende accompagne le document. Elle est ainsi rédigée :

Le sourire ignoble d'un triste individu en mascarade allemande. Doriot paraît ravi, ainsi que ses deux compagnons de honte, Brasillach et Jeantet. Ce n'est pas un sourire garanti pour longtemps.

Ce texte n'est pas signé Lévitane. Il aurait pu l'être. Nul doute que les jurés en ont eu connaissance. Cette photographie figurait au dossier. Pendant son instruction éclair, Brasillach avait eu le temps de s'en expliquer. En reportage, avec Claude Jeantet, au camp d'entraînement de la LVF, ils avaient été reçus par Jacques Doriot. Le détail paraissait sans importance. Il n'en avait pas été fait mention durant l'audience, ni pendant l'interrogatoire, ni lors du réquisitoire. Il n'empêche que la photographie avait été rendue publique, volontairement, pas par hasard, deux jours avant que Brasillach comparaisse devant ses juges. En conséquence, "on" a pu très bien en faire état au cours du délibéré contrairement à la loi qui interdit que soit évoqué ce que les débats ont ignoré.

Certains vont plus loin. Ils tiennent le tuyau de la tante d'un greffier qui l'a répété au fils de la concierge, etc... La confusion a été entretenue. L'homme en uniforme boche, c'était Brasillach. Même visage rond. Même lunettes. En marchant vite, ça peut passer. Yoyo Prade se dit confirmé dans son intuition-pronostic.

— Excellent, excellent... De Gaulle graciera. Il ne peut se faire complice d'une pareille infamie.

Chasseigne paraît moins convaincu. Par prudence peut-être et tactique. Mieux vaut se préparer au pire, on l'affronte mieux s'il survient, et la joie est encore plus éblouissante... magique... si par bonheur la vie n'est pas tranchée. Les yeux bleus — bleu d'enfance — de Chasseigne s'assombrissent quand il parle de Brasillach. Il devient de plus en plus von Stroheim.

Une autre nouvelle me paraît aussi de bon augure. Le procès de Charles Maurras et de Pierre Pujot s'est ouvert le 24 janvier à

Lyon, dans la grande salle des Assises du Palais de Justice. Nous en avons beaucoup d'échos. L'Action française est le seul mouvement politique fidèle au Maréchal qui existe encore dans la clandestinité. Il a été dissous. Ses chefs sont en prison ou dans la nature. Le journal est interdit. Mais les réseaux d'entraide, d'influence et d'information se sont mis en place spontanément et fonctionnent. Beaucoup de ceux qui par opposition à la démocratie dépassèrent le vieux Maître, sur le front de l'Est ou dans la Collaboration, lui sont demeurés aussi fidèles que les autres, ceux qui avaient choisi Londres, New York et Tel-Aviv par haine de l'Allemagne. Les orthodoxes, n'en parlons pas : ils sont là. La dure épreuve a chassé les querelles intérieures — pour quelques mois au moins, ne faisons pas trop dans le pastel... Le téléphone arabe marche. Les mots et les gestes nous sont rapportés. Maurras et Pujo sont arrivés enchaînés. Ils ont gravi les marches du Palais entre des rangées de FTP qui grondaient, les insultaient, leur montraient le poing et leur crachaient dessus. Pujo a 73 ans. Il fut le condisciple de Péguy au lycée d'Orléans. On lui doit le nom : l'Action française. Il est grand, la barbe blanche et taillée en carré. A l'Ambigu, il serait admirable en père noble. C'est un esprit distingué, artiste, philosophe, d'une fidélité et d'un courage magnifiques. Il vit dans l'ombre du Maître depuis un demi-siècle au moins... Charles Maurras a 77 ans. Il est petit, amaigri, les pommettes creuses, l'œil enfoncé mais furieux sous le lorgnon. Il ne pénètre pas dans le box des accusés. Il s'y précipite et l'index pointé vers le commissaire du gouvernement — un misérable du nom de Marcel-Alexis Thomas — il l'apostrophe :

— Vous, l'avocat de la femme sans tête, je ne vous raterai pas.

Dans les couloirs de Fresnes, quand je raconte la scène à mes potes, les clampins de la décarrade, toujours sur le qui-vive, car faut faire gaffe aux gaffes, le cercle des amis applaudit à grands cris, et il y a même des pleurs de joie.

En vérité, comme toujours, la légende a enjolivé et festonné. Maurras a dit :

— Soyez tranquille, monsieur le Procureur, je ne vous raterai pas.

Ce qui est déjà très bien. Mais "la femme sans tête", qui est

bien sûr la République, c'est encore mieux.

Les dernières phrases qu'il a prononcées, font également un gros effet. Je les martèle :

— Ce que vous avez dit ou rien, c'est la même chose, lance-t-il au président Henri Vainker. De vos accusations, celle de la violence est certainement celle qui peut tenir le moins. La violence n'est pas du tout dans mes paroles, comme il y paraît. Elle est dans la situation. La violence, c'est que vous soyez à la place où vous êtes et que je n'y sois pas [...]. Pendant ces débats, qui ont été si longs, je regrette qu'on ait tant parlé de l'Angleterre d'une part, de l'Allemagne de l'autre — et si peu de la France... Je lui ai consacré ma vie, mes sueurs, mes forces. Si je pouvais lui donner maintenant mon sang, je vous assure que rien ne serait plus glorieux et plus agréable pour moi.

Quel homme ! Face à la meute, il a fait plier le président. Celui-ci voulait commencer sans entendre la déclaration que Maurras avait préparée : 132 pages dactylographiées, pas moins. Maurras s'entête. Vainker cède. La lecture durera sept heures. Maurras la fera debout, à 77 ans. Quel homme ! Les témoins à charge comme Claudel et Roger Stéphane-Worms préfèrent ne pas être témoins à l'audience. D'autres, comme Francisque Gay ou François Bidault (le frère de Georges), ne maintiennent pas leur accusations. Francisque Gay prétexte d'un train à prendre pour écouter sa déposition. L'avocat de la femme sans tête ne mollit pas pour autant. ■ n'obtient pas satisfaction. Après une heure quinze de délibération, Pujo est condamné à cinq ans d'emprisonnement et Charles Maurras à la réclusion perpétuelle et à la "dégradation nationale".

— C'est la revanche de Dreyfus ! crie-t-il.

Ce verdict m'enchanté. J'en attends beaucoup, énormément, l'essentiel : la grâce. Les juges s'étant refusé à envoyer le Maître au poteau, de Gaulle ne peut plus tuer celui qui fut longtemps le disciple préféré de Charles Maurras. Mon raisonnement se tient. Dix-sept ans plus tard, à la fin d'une nouvelle guerre franco-française connue sous le nom de guerre d'Algérie, le général de Gaulle, sous la pression de Georges Pompidou et de Jean Foyer, garde des Sceaux, ministre de la Justice, se verra contraint de gracier le général Jouhaud, condamné à mort par le

Haut Tribunal militaire, son chef, le général Salan, n'ayant été condamné qu'à la réclusion perpétuelle.

Je saurai plus tard que Robert aura une réaction identique. Il écrit à Maurice Bardèche :

J'ai été, en définitive, content du procès Maurras. Je crois, d'après ce que j'en ai vu, qu'il y a eu là un mélange de grandeur, de bouffonnerie et de vieilleries qui est toute l'AF. Jamais, naturellement, le vieux Charles ne s'est laissé démonter. Il a eu le tort de mettre tout sur le même plan et on a encore entendu évoquer Thalamas *, dont personne ne sait qui c'est ! Et bien d'autres antiques poussières. Mais il est évident qu'il les écrasait tous. Pujo lui-même a fait une déclaration que je trouve belle : "Votre verdict ne m'est pas indifférent, a-t-il dit à la fin, j'ai deux enfants qui ont besoin de moi, mais qui ont encore plus besoin de mon honneur !" Je ne pense d'ailleurs pas, bien entendu, que l'honneur soit atteint par ces verdicts-là.

Enfin, si dans le peu de jours qui nous est maintenant imparti, des gens qui hésitaient entre Maurras et moi peuvent faire quelque chose, ils ont le champ libre. Ils peuvent dire, puisque le maître est sauf, pourquoi pas le disciple. Ce raisonnement est peut-être spécieux mais il peut être tenu. Il est vrai que le verdict sur Maurras était peut-être, probablement même, commandé d'avance en haut lieu.

30 janvier 1945

(*Œuvres complètes*, tome IX, p. 304).

Cette lettre sera une des dernières de Robert Brasillach.

* Amédée Thalamas (1867-1953), professeur d'Histoire à la Sorbonne y avait dispensé, en 1908, un cours sur Jeanne d'Arc que l'AF jugea offensant. Il fut giflé par le camelot du roi Maxime Real del Sarte, puis fessé par d'autres étudiants d'AF qu'entraînait Maurice Pujo. Thalamas cessa alors ses cours et devint député radical-socialiste de Seine-et-Oise en 1910. Il était franc-maçon.

Le 5 février au soir : j'ai confiance.

Maintenant, il n'y a plus que les poèmes avant le sacrifice rituel. Je ne les lirai qu'après. Robert ne les a pas fait circuler. Par pudeur, sans doute... Pendant l'attente, leur lecture eût été trop cruelle pour ceux qui l'aimaient. J'ai cité le *Psaume VI*.

Ma vie est un oiseau aux filets du chasseur...

Tout est possible encor, mais à vous seul Seigneur...

Le *Psaume VII* croit de moins en moins que *tout est possible* encore :

*Ce n'est pas sans grand mal, voyez-vous, qu'on arrache
Notre cœur aux seuls biens auxquels il fut voué,*

.....
*Mais s'il vous faut encor mon attente, Seigneur,
S'il vous faut l'aube noire et la plus dure peine,
Prenez l'arrachement et prenez la douleur,
Que votre volonté soit faite, et non la mienne.*

3 février 1945

Ce même jour, *Gethsémani* :

*Je monte vers Gethsémani
Tout au long de la nuit obscure.
La nuit est longue, la nuit dure,
Ô nuit, odeur de l'agonie.*

.....
*Mais s'il faut bien que je m'apprête,
Si nul ne peut rompre mes chaînes,
Que votre volonté soit faite,
La vôtre, Père, et non la mienne !*

.....
*Les miens sont endormis encor,
Accablés sous l'immense peine.*

*La sueur coule de mon corps,
Le sang s'écoule de mes veines.*

.....
*S'ils viennent juges et vendus,
Père, je pourrai leur jurer
Que personne ne s'est perdu
De ceux qu'on m'avait confiés.*

*J'aurai gardé de l'aventure
Ceux-là qui ont su m'écouter.
La nuit est longue, la nuit dure,
Mais j'y maintiens cette fierté.*

*Si longue soit-elle et si dure,
En souvenir de l'agonie,
Seigneur, et de ta nuit obscure,
Sauve-moi de Gethsémani !*

Enfin, le dernier, le plus beau sans doute, l'inoubliable,
Lazare :

*Tout, quand vous voulez, Seigneur, est possible.
Le verrou se tire au seuil du cachot,
Le fusil s'abaisse au bord de la cible,
Les morts qu'on pleurait sortent du tombeau.*

.....
*Près du monument se tient invisible
La petite fille aux yeux de matin.
Tout, quand vous voulez, Seigneur, est possible.
L'enfant Espérance a joint les deux mains.*

*Je remets, Seigneur, aux plis de sa robe
La peine des miens, l'étreinte du cœur :
Que l'enfant me rende, à l'heure de l'aube,
Le jour de la terre — ou, sinon, d'ailleurs.*

4 Février 1945

4 février ! Je ne sors plus de la cellule. Je vis recroquevillé, accroupi sur la paillasse, le dos contre le mur protégé par une couvrante, le menton sur les genoux. Aussi étrange et incompréhensible que cela m'apparaisse aujourd'hui, plus les jours pas-

sent, plus la confiance revient. En Breton opiniâtre, je construis mon espérance sur la logique et le raisonnement. Comme toujours depuis la petite enfance, celui qui croit et agit dialogue avec celui qui doute et critique :

— En moyenne, cet hiver, on flingue dans les quinze jours qui suivent la condamnation. T'es d'accord ?

— Il y a eu des exceptions.

— Rares.

— Il y en a eu.

— Je parle de moyenne.

— Admettons.

— Alors, comptons. $19 + 15 = 3$.

— 3 quoi ?

— 3 février. Le 3 février, ça fait quinze jours qu'il a les chaînes. 15 jours qu'à l'heure du laitier il se demande s'il ne va pas voir rappliquer Reboul et sa face de rat.

— Comment tu sais qu'il a une face de rat, Reboul ? Tu ne l'as jamais vu.

— Un procureur, ça a toujours une face de rat. Donc quinze jours... Autant dire que le plus dur est fait.

— Ça, c'est vite dit.

— Non. C'est écrit comme sur du papier à musique. Il me semble difficile qu'on puisse fusiller Robert, passé les vingt jours d'attente. Liberté, fraternité, humanité, sacrebleu ! Nous sommes le 4. Seize jours sont donc écoulés. Si demain le vian-dox est à l'heure, tous les espoirs sont permis.

— Pourquoi ? Ça ne fera quand même que dix-sept jours de passés.

— Exact, bonhomme, seulement le dix-huitième jour tombe le 6 février.

— Et alors ?

— Tu vois ça, dans les canards : "*Brasillach passé par les armes le 6 février*". Cette fois, on crierait à la revanche de Stavisky ! Ça ferait provocation.

— Ce n'est pas ça qui va les gêner, s'ils en ont envie et qu'ils trouvent que ça fait bien dans le tableau... La preuve, pour qui veut comprendre, que c'est l'avant-guerre qu'on paye, plus la guerre.

— Non ! Ce sont d'abominables salopards, des pervers qui aiment le saignant, mais ce ne sont pas des cons. Le 6 février, ça serait trop gros. Ce serait l'aveu. Ils sont trop tartuffes pour oser. Or, le 7, nous serons au dix-neuvième jour après la sentence... Dix-neuvième, tu te rends compte ? On pourra recommencer à essayer de respirer... Dix-neuf sur vingt !

— Le ciel t'entende !

Le 5 février 1945, le viandox est à l'heure. Si mon raisonnement est juste, nous tenons le bon bout. Serrons les dents. Le miracle est là. Je retrouve une sorte de gaieté, contenue, retenue, une gaieté surveillée quand même. J'ignore que le général de Gaulle qui, le 3, disait à Mauriac : « *Mais non, on ne fusillera pas votre Brasillach* » est revenu sur sa décision. J'ignore que ce 5 février, au début de l'après-midi, le directeur des Affaires criminelles a prévenu M^e Isorni au téléphone. Le recours en grâce a été rejeté. Ce sera pour demain, 6 février. J'ignore que M^e Isorni se trouve dans la prison. Il a vu d'abord Brasillach. Pour la première fois, celui-ci n'était pas rasé. Isorni lui dit :

— Mauriac m'a téléphoné. Il est pessimiste.

— Je n'ai jamais cru à la clémence, dit Brasillach. Cela ne m'a pas empêché de dormir. Jusqu'ici, je n'ai passé qu'une mauvaise nuit. Je croyais que ce serait pour le matin.

M^e Isorni quitte un instant Brasillach. Il doit aller voir Maurice Bardèche à la troisième division. Il revient. Récit :

A mon retour, je le trouve en conversation avec le prisonnier qui fait office de coiffeur et qui tient absolument à le raser. Il lui donne une tape amicale dans le dos et lui dit en riant :

— Non ma vieille, pas aujourd'hui, demain matin ce sera beaucoup mieux.

Je m'assois sur le lit à côté de lui. L'entrevue avec Maurice Bardèche a dû encore bouleverser mes traits. Je n'ai rien dit. Mais il *sait* — c'est manifeste — que *ce sera* demain matin. Il m'invite à le laisser. Il pense que j'ai autre chose à faire.

— Je ne veux pas vous laisser seul.

— Etre seul... J'aurai tout le temps... Il faut que je m'habitue.

Il a écrit quelques lettres pour ses amis. Pour sa mère, il attend la dernière minute. Nous restons quelques instants silencieux. Il me regarde alors avec une douceur et une bonté qui sont, à cette

minute, déchirantes. Le soir est venu. La prison se ferme. Le règlement, au seuil de la mort, demeure le règlement. Il m'est interdit de rester plus longtemps à ses côtés. Je dois partir et je sais avec lui pour quel destin nous nous retrouverons dans quelques heures. Au moment de franchir la porte, il me serre la main avec tristesse. Quelle parole prononcer ? Nous sentons bien que nous ne pouvons dire "à demain". Ce mot — qui porte en lui la mort — se lit, peut-être, dans notre regard, mais il restera au fond de nous-même. (M^e Jacques Isorni, *op. cit.*, p. 21).

Trois étages plus haut, je me couche, la soupe avalée. Je somnole, je flotte, le cœur tranquille, presque heureux, apaisé par mes certitudes : on ne tue pas le 6 février, plus exactement, on ne peut tuer Robert Brasillach, le jour anniversaire du 6 février 1934. Le symbole eût été trop flagrant. Aujourd'hui, les Français n'y sont sans doute plus sensibles. Ils ont oublié, ou ils ne savent pas. Mais en 1945, c'est encore tout proche. C'est de l'histoire à bout portant. Le 6 février, c'est le jour où la République du Grand-Orient, épuisée d'avoir gaspillé, en quinze ans, la victoire que la France avait remportée en 1918 ; minée par les millions de chômeurs, la "crise" comme on disait à l'époque ; discréditée par la corruption profonde du parti gouvernemental, le parti radical, que l'affaire Stavisky venait de révéler, avait osé répondre aux manifestations nationalistes en faisant fusiller les anciens combattants désarmés qui se permettaient de crier « *A bas les pourris ! A bas les voleurs !* » place de la Concorde (quelle dérision !), devant la Chambre des députés.

La presse de gauche, communiste, socialiste, radicale-socialiste, maçonnique, et où les croisés du Sillon se mêlaient aux fidèles du Sentier, avait tenté de justifier le crime en dénonçant « *l'émeute fasciste* », le coup classique, dans le style grosse brute qui me donne un coup de ventre dans le pied... Elle n'avait pas convaincu grand-monde. Alors, qui prendrait la responsabilité de faire fusiller Robert Brasillach, « *le rédacteur en chef de Je suis Partout* », comme écrivait la presse d'aujourd'hui, le 6 février 1945 ? A l'évidence, personne, personne ! Si Brasillach l'avait imaginé un instant, il avait lui-même renoncé à le croire. Le 1^{er} février, il commençait un poème, intitulé *Aux morts de février* :

*Les derniers coups de feu continuent de briller
Dans le jour indistinct où sont tombés les nôtres.
Sur onze ans de retard, serai-je donc des vôtres ?
Je pense à vous ce soir, ô morts de février.*

Il n'avait pas été plus avant. Tout permet de s'endormir sans angoisse, le 5. On ne tuera pas Robert le 6. Le 6 est une journée sans sang. Après, on en sera au dix-neuvième jour. La grâce sera pratiquement acquise. Je me laisse envahir par des rêves interdits.

Le dernier été de la paix... Les grands arbres frissonnaient dans la brise de mer. La fenêtre du salon n'était que poussée. J'étais entré, à pas de loup, comme un voleur d'amour. Elle dormait au premier étage. Son mari était en voyage. Sa vieille tante et duègne en écrasait sonore, au bout du corridor. Le matin, elle ne se sentait dispose, fraîche comme une rose et babilleuse comme un pinson, que si elle avait fait le tour du cadran dans la nuit, à poings fermés de huit heures à huit heures, la belle santé...

J'avais gratté à l'autre porte. Celle de la nièce. Elle avait moins besoin de sommeil. Je n'étais pas attendu. Ce fut la surprise, les murmures, les mains qui s'épousent, l'émotion qui monte... Qu'y a-t-il de plus merveilleux que de séduire quand on vous a déjà séduit ? Que de plaire quand vous n'avez pas déplu ? Que de désirer qui a consenti ? Que d'aimer celle qui ne peut pas vous aimer, mais qui pourtant vous aime ?... Le tout à vingt ans ?

Ce soir, je m'autorise une permission de nuit dans le passé. On ne tue pas le 6. J'ai le droit au bonheur.

Mais le 6 février 1945, au matin, le bruit que fait le silence me réveille. On n'entend pas rouler les chariots. Le viandox est en retard. C'est un avertissement qui ne trompe pas. Mon raisonnement ne valait pas tripette. On va tuer le 6. Mais peut-être que ce ne sera pas Robert. Le vivier est plein, au rez-de-chaussée. On peut emmener qui ont veut. Il n'y a que l'embarras du choix. Je suis collé à la porte. Par l'œilleton, je ne vois rien. Pas âme qui vive. Je n'entends rien. La prison semble retenir son souffle. Un peu avant neuf heures et demie, il y a un cri :

— C'est un mec de la Gestape !

Je respire. J'essaye plutôt. Au fond de moi, je ne suis pas dupe. Dehors, des fenêtres, on rectifie, hélas :

— Non, c'est Brasillach...

Brasillach, Brasillach. Le nom roule sur la façade de la première division.

— Il a crié « *Adieu Béraud !... Adieu Lucien Combelle.* »

Je suis toujours debout, contre la porte, figé. A l'intérieur, je vis ce que Jacques Isorni raconte dans son procès-verbal.

Le poteau est dressé au pied d'une butte de gazon. Le peloton qui comprend douze hommes et un sous-officier nous tourne le dos. Robert Brasillach m'embrasse en me tapotant l'épaule en signe d'encouragement. Un sourire pur illumine son visage et son regard n'est pas malheureux. Puis, calme, très à l'aise, sans le moindre tressaillement, il se dirige vers le poteau. Je me suis un peu détaché du groupe officiel. Il s'est retourné, adossé au poteau. Il me regarde. Il a l'air de dire : "Voilà, c'est fini."

Un soldat sort du peloton pour lui lier les mains. Mais le soldat s'affole et n'y parvient pas. Le maréchal des logis, sur ordre du lieutenant, essaie à son tour. Les secondes passent... On entend la voix du lieutenant qui coupe le silence : "Maréchal des logis ! Maréchal des logis !..."

Robert Brasillach est lié à son poteau, très droit, la tête levée et fière. Au dessus du cache-col rouge, elle apparaît toute pâle. Le greffier lit l'arrêt par lequel le pourvoir est rejeté.

Puis, d'une voix forte, Robert Brasillach crie au peloton : "Courage !..." et les yeux levés : "Vive la France !" Le feu de salve retentit. Le haut du corps se sépare du poteau, semble se dresser vers le ciel. La bouche se crispe. Le maréchal des logis se précipite et donne le coup de grâce. Le corps glisse doucement jusqu'à terre. Il est 9 h 48.

Le docteur Paul s'avance pour constater le décès. L'aumônier et moi-même le suivons et nous inclinons. Le corps est apparemment intact. Je recueille, pour ceux qui l'aiment, la grosse goutte de sang qui roule sur son front.

Fait à Paris, le 6 février 1945, à 11 heures, Jacques Isorni.

Quelques jours plus tard, des mains pieuses me faisaient porter, dans ma cellule, une lettre qui ressemblait à une lettre d'outre-tombe. Je la publie pour la première fois.

28 janvier 1945

Mon cher Well,

Voici une lettre que je fais un peu à l'avance, et qui n'est pas pour autre chose que pour te redire toute mon amitié. Nous n'avons pas eu le loisir de nous connaître bien longtemps, depuis tout juste une année, mais nous avons pu nous connaître assez profondément. Je ne veux pas faire de littérature, mais tu sais que je suis très fier de t'avoir connu et de t'avoir inspiré de l'amitié. Je voudrais que l'avenir te garde, qu'il garde D. et le petit que vous allez avoir. Je n'ai pas de conseils à te donner, ni pour lui, ni pour toi. Je n'ai jamais voulu donner beaucoup de conseils à personne. Je sais tout ce que tu feras, je sais tout ce que tu es. Cher Well, il me semble que tu avais encore beaucoup de choses à m'apprendre. Je ne dis pas cela par fausse modestie, je le dis parce que c'est vrai, et j'aurais pu sans doute t'en apprendre aussi. J'ai été heureux de te retrouver dans ces sombres murs, où tu me ramenaes mes derniers mois de liberté. Puisses-tu les quitter bientôt.

Je t'embrasse fraternellement,

Robert.

Dix mois après, il était exaucé. Je ne l'ai jamais oublié.

*Saint-Cloud,
juillet-novembre 1994.
Cinquante ans après...*

Je comptais faire suivre ce texte de quelques annexes. Les dimensions des Cahiers l'interdisent. On les trouvera dans le prochain (N° 3)

Achévé d'imprimer en décembre 1994

LES PRESSES LITTÉRAIRES

66240 Saint-Estève

Dépôt légal : 4^e trimestre 1994

N° d'impression : 16393

28 janvier 1945

bon cher Wolf,

Voici une lettre que je fais un peu d'arabe, et lui a été
les jours autre chose que jour te vraie toute une amitié.
Non, n'admo pas en te brist de nous connaître bien
loyaux, depuis tout juste une année, mais nous avons
tu nous connaître assez profondément. Je ne veux pas
faire de titubance, mais tu sais que je suis très fier
de t'avoir connu; et de t'avoir inspiré de l'admiration.
Je voudrais que l'arabe te garde, si il garde à...
et ce fait tu nous ayez avec. Je n'ai pas de conseils
à te donner, ni pour lui, ni pour toi. Je n'ai jamais
voulé donner beaucoup de conseils à personne. Je sais
tout ce que tu feras, je sais tout ce que tu es. Cher
Wolf, je ne oublie pas tu avertis encore beaucoup de
choses à m'apprendre. Je ne dis pas cela par fausse
modestie, je le dis parce que c'est vrai, et j'aurais
pu sans doute t'en apprendre aussi. J'ai été à beaucoup
de se retrouver dans ces sombres murs, où tu me
renouvelais mes derniers mois de liberté. Puisse tu
les lui Her bientôt.

Je t'embrasse fraternellement

Robert

• La dernière lettre adressée par Robert Brasillach à François Brigneau, et que celui-ci reçut, dans sa cellule, après l'exécution.

